

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 166. — SAMEDI, 9 JUILLET 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



HORS MONTREAL. — LES LOISIRS DU REPOS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 JUILLET 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc.—Tip et Tan, par Charles.—Liste des numéros gagnants.—En route pour la Baie d'Hudson.—Poésie : La loterie Normande, par Ch. Brunetière.—Nos gravures.—La mode pratique, par Cousine Jeanne.—L'ébus.—Le coin des enfants.—Récréations de la Famille.—Feuilleton : Jean-Joudi (suite).

GRAVURES : Hors Montréal : Les loisirs du repos.—Portraits des membres du nouveau gouvernement français.—Vue de la chute de l'Iroquois.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Trop chaud pour travailler, trop chaud pour lire, trop chaud pour marcher, trop chaud pour dormir, trop chaud pour faire ou ne pas faire quoi que ce soit...

Tous nos poètes ont cependant chanté cette saison chaude que nous désirons en hiver et que nous abhorrons quand elle arrive.

L'Été, fils du Soleil, coloré par le hâle, Succède au doux printemps, plus robuste et plus mâle. C'est dans cette saison que l'an, plus vigoureux, Enfante plus de fruits, brûle de plus de feux.

C'est en effet une saison très productive, mais c'est à coup sur la plus fatigante, et les anciens, qui faisaient des divinités de tout, n'ont pas cru devoir élever des autels à l'Été.

Ils ont bien fait, et ils ont mieux fait aussi de ne pas inventer le thermomètre, dont la lecture fait suer plus encore quand on constate avec terreur que le liquide monte, monte toujours en dépit de nos plaintes.

. Sous notre zône excessive où les grandes chaleurs succèdent presque sans transition aux grands froids, l'Été est la saison qui provoque une foule de maladies.

Cette année surtout, les maladies de poumons et des voies respiratoires en général ont fait plus de victimes que jamais.

Les morts subites sont nombreuses, et il ne se passe guère de jour où le télégraphe nous en apprenne de nouvelles.

Plusieurs hommes politiques bien connus ont succombé ainsi, et je citerai parmi eux : MM. L. Charlebois, député de Laprairie; S. Cimon, député de Charlevoix; le juge Cameron, mort subitement, etc., etc.

Hier on nous apprend aussi la mort de Mgr Raymond, curé du couvent du Précieux-Sang, à Saint-Hyacinthe.

Mgr Joseph-Sabin Raymond était né en 1810, il fut un des élèves du premier cours du séminaire de Saint-Hyacinthe, et a passé, pour ainsi dire, toute sa vie dans cette maison.

Élève, professeur et supérieur du séminaire, il ne renonça aux travaux de ses lourdes charges que lorsque l'âge le força à le faire.

Il fut aussi supérieur du couvent de la Présentation et fonda le monastère du Précieux-Sang, dont il fut le directeur jusqu'à sa mort.

Ecrivain distingué, Mgr Raymond laisse des travaux remarquables : *Études sur le Moyen-Âge*, *Conférences sur les devoirs du citoyen*, *Nécessité de la religion dans les études*, etc., etc.

Ce vénérable prélat est mort dimanche, au moment où il se préparait à se rendre à l'autel pour dire sa messe.

Fondateur, comme je le disais plus haut, du monastère du Précieux-Sang, il est mort le jour même de la fête patronale de cette maison.

Bref, la mort fait sa moisson plus rapidement encore que pendant les autres saisons, et quand les blés commencent à prendre une teinte d'or, quant l'ombre de nos bois devient plus fraîche, quand mille chants s'élèvent de toutes parts, l'homme est forcé de prendre le deuil et de pleurer ceux qui partent brusquement.

. Je ne vous ai pas encore parlé d'un artiste de grand talent qui est au Canada depuis déjà quelques semaines, M. G. Roulet, peintre du département de la marine et des colonies Françaises.

M. Gaston Roulet est né en 1848, à Ars, Ile de Ré, Charente-Inférieure, près la Rochelle. Sa famille le destinait aux affaires, mais sa vocation pour la peinture l'entraîna à Paris.

Élève du célèbre peintre Jules Noël, il ne tarda pas à fonder lui-même peu après un atelier, dont nombre d'élèves prirent bientôt le chemin, et que tout amateur de peinture connaît depuis longtemps.

M. Roulet est un habitué du Salon de Paris, ainsi que des expositions de peinture de toutes les grandes villes de France. Il a obtenu de nombreuses décorations, médailles et récompenses diverses.

Nommé peintre du département de la marine française (il n'y a que six titulaires en France), il fut envoyé par le gouvernement au Tonkin, pour y suivre les opérations militaires, et fut attaché à l'état-major du général en chef; il resta près d'une année dans ce pays étrange, où les maladies sont aussi dangereuses que les balles, et où ces dernières ont plu comme grêle pendant tant de longs mois.

A son retour à Paris, il fit une grande exposition de ses œuvres; ce fut un succès, succès mérité qui consacra la réputation de l'artiste. Le ministre des beaux-arts acheta, pour l'État, ses trois plus grands tableaux, qui sont exposés actuellement aux ministères de la guerre et de la marine.

M. Roulet vient passer quelques mois au Canada pour y faire des études du pays, qui seront exposées plus tard en France.

. Vous le voyez, M. Roulet est le premier peintre français qui ait eu l'excellente idée de venir chez nous pour trouver du nouveau. Je vous ai dit autrefois combien je déplorais tant pour la France que pour le Canada et même pour le grand art de la Peinture l'espèce d'ostracisme dans lequel les artistes tenaient notre pays, et je parlais ainsi après avoir admiré quelques-uns de nos vastes horizons, nos cascades, nos montagnes et nos splendides forêts.

M. Roulet aura donc le mérite de découvrir le Canada au point de vue artistique et, pour ne parler que de notre intérêt, l'exposition qu'il fera de ses toiles, à son retour à Paris, ne peut que nous faire grand bien. Après avoir admiré ces tableaux, les touristes, écrivains, poètes et français, voudront voir ce pays des merveilles.

Et soyez certains que les parisiens ne négligent jamais d'aller voir toutes les expositions.

En dirai-je autant des Montréalais?

Cela me chagrinerait beaucoup d'être forcé de l'avouer, mais il faut reconnaître que, tout en nous vantant toujours d'avoir au plus haut point le goût des beaux-arts, nous ne le prouvons guère et, je n'en veux pour preuve que l'exposition actuelle des œuvres du peintre dont je vous parle.

M. Roulet expose en effet ses tableaux, souvenirs du Tonkin, à l'Art-Gallery, et, le fait seul de mentionner cet événement dans notre monde artistique suffit pour faire supposer qu'il y a foule tous les jours au Philips square. En effet, beau-

coup de personnes y sont allées et y retournent, mais, chose triste à dire, sur cent visiteurs, la moyenne des Canadiens-Français n'atteint pas cinq!

. Un journal de notre ville, la *Presse*, a publié dernièrement un excellent article sur M. Roulet, et j'en détache le passage suivant :

Les tableaux et aquarelles que M. Roulet expose en ce moment sont au nombre de cent; ils forment une collection variée qui montre la souplesse de son talent et les qualités diverses qui le distinguent; sans avoir la prétention de porter un jugement sur son œuvre et ne réclamant d'autre titre que celui d'amateur, nous pouvons dire que son dessin nous semble irréprochable, son coloris vif mais sans exagération; ses paysages ont de l'air et de la vie; ses eaux sont limpides, transparentes et mobiles; ses vagues sont bien rendues et se brisent d'une façon naturelle; la vue de la plupart de ces tableaux porte à la rêverie et laisse une impression agréable.

Montréal possède quelques millionnaires et un grand nombre de riches citoyens qui dépensent de fortes sommes pour construire et décorer leurs maisons. Nous les invitons spécialement à visiter cette exposition et à se payer le luxe d'une belle peinture: cela fera meilleur effet que tous les chromos et les bric-à-brac qu'on étale dans les salons et qui leur donnent l'apparence d'un bazar.

Ce dernier paragraphe porte juste, et il est à désirer que ceux qui sont dans les conditions voulues en fassent leur profit.

Le faux goût allemand nous envahit, chromos allemands, vaisselle allemande (soi disant artistique), poterie allemande, gravures allemandes, on ne voit que cela et tout ce bric-à-brac n'a cependant aucune valeur.

. En apprenant la présence de M. Roulet à Montréal, je me suis présenté chez lui, afin d'avoir d'abord l'honneur de lui serrer la main et de le féliciter sur la haute valeur de son exposition, mais j'avais aussi en réserve une demande à lui faire: je venais lui demander au nom des pauvres français, pour la Maison de Refuge nouvellement fondée, un tableau—rien que cela—mais je savais qu'un appel à la charité ne reste jamais sans écho dans un cœur français.

Le soir même j'avais le tableau, une très jolie étude d'Étretat, cette jolie plage découverte par Alphonse Karr, l'auteur des *Guêpes*, et Lepoitevin, un peintre de marine distingué.

En même temps je recevais la lettre suivante, que je tiens à vous faire lire, car elle montre combien ce Canadien des vieux pays aime la Nouvelle-France et ses habitants :

Montréal le 2 juillet 1887.

Monsieur,

C'est avec le plus grand plaisir que je m'empresse de répondre à votre demande, relative à votre fête nationale du 14 juillet.

Je suis trop heureux de me trouver dans ce beau pays si Français, pour perdre l'occasion que vous m'offrez, de remercier le Canadien de leurs sentiments toujours si vifs envers notre vieille France et de l'hospitalité si fraternelle que l'on trouve ici, si loin de la mère Patrie. Je regrette d'avoir été pris de si court, et de n'avoir pu mieux montrer toute la part que je prends à cette patriotique manifestation.

Croyez, monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

GASTON ROULET.

. Et puisque l'occasion s'en présente (je sais bien que je l'aurais trouvée quand même), je vous rappelle que la fête de la France a lieu le 14 juillet, dans quelques jours par conséquent, et qu'elle sera célébrée à Elmwood Grove.

Ai-je besoin de vous prier d'aller passer quelques heures dans ce charmant jardin et d'apporter votre obole dans le tronç des pauvres.

Non, je vous sais trop patriotes, trop Canadiens et trop Français, pour douter un seul instant que vous viendrez.

Ainsi, à Elmwood Grove jeudi prochain. Les préparatifs sont splendides.

. Nos compatriotes actuellement à Paris ont célébré, cette année pour la première fois en France, la fête nationale Canadienne.

Voici la lettre qu'écrivait à cet effet l'hon. M. Fabre à un de ses amis de Québec.

Paris, juin 1887.

Mon cher M....

Nous allons fêter pour la première fois la Saint-Jean Baptiste à Paris. Notre banquet s'annonce très bien

D'abord, il sera bon comme cuisine, Margnery ayant promis d'y mettre plus que de l'art, du patriotisme! Comme convives, ce sera parfait, je crois : les adhésions nous arrivent tous les jours et pour la société, et pour le banquet. J'espère, ancien et cher patriote, que vous serez content de nous et que de Québec par la pensée et le cœur, vous serez avec nous, ce jour là.

Je crois pouvoir dire qu'il ne se passera plus d'années sans qu'on célèbre à Paris la Saint-Jean-Baptiste. C'est la revanche de l'oubli! du passé!

Je boirai mon premier verre à votre santé, à notre ancienne et durable amitié, à votre esprit si français, à votre cœur si canadien.

Bien et affectueusement à vous.

HECTOR FABRE

Les renseignements reçus depuis nous apprennent que le banquet a été des plus gais, et que les chaudes paroles de sympathie pour le Canada et la France n'ont pas manqué dans cette charmante réunion.

La fête canadienne sera désormais fêlée tous les ans à Paris, comme chez nous, et cela grâce à l'initiative patriotique prise par M. H. Fabre.

. On vient de vendre à Londres le portrait d'une femme qui a joué un triste rôle dans notre histoire, puisqu'elle a été le mauvais génie qui a inspiré à un roi corrompu l'idée d'abandonner le Canada.

Le portrait de Mme de Pompadour a été vendu dix mille louis. Il était de Boucher.

Il ne se passe guère de fête de Saint-Jean-Baptiste sans que le nom de cette femme ne soit flétri, et cela est justice.

Que si l'on s'étonnait de la somme atteinte par l'enchère, il ne faut pas oublier que c'est la signature de l'artiste qui donnent une valeur à la toile et non les traits de la donzelle.

. Décidément il semble que ce nom de Berlin, soit synonyme de cruauté et d'infamie.

Il y a quelques jours une femme, une canadienne-française, fut gravement blessée par un train de chemin de fer près de Berlin, New-York. Après lui avoir donné quelques soins des plus superficiels, on résolut d'envoyer la blessée à Troy.

Or, voici comment on exécuta cette décision, d'après le récit d'un de nos confrères. On mit la pauvre femme, enveloppée de couvertures, dans un grand cercueil, des plus ordinaires, dont le fond avait été grossièrement rembourré de paille. Lorsque ce sinistre colis est arrivé à la gare de Troy, de nombreux curieux se sont précipités pour voir la prétendue morte. Beaucoup d'entre eux ont été terrifiés en la voyant remuer et se sont sauvés à toutes jambes en criant qu'il y avait à la gare une morte qui remuait et gémissait.

La pauvre femme est restée ainsi exposée pendant près de deux heures à la gare avant qu'on allât la prendre pour la transporter à l'hôpital.

Cette scène a causé une certaine émotion à Troy et, quand on en eut l'explication, elle a soulevé une juste indignation contre le fonctionnaire de Berlin qui n'avait pas su trouver mieux qu'un cercueil pour faire transporter la blessée.

Il est incroyable qu'il puisse exister des êtres assez dénués d'humanité et de cœur pour se conduire ainsi.

Berlin! Berlin, triste nom!!

Leon Sidney

" TIP ET TAN "

TIP et Tan sont deux petits frères jumeaux qui demeurent sur la rue Sainte-Marguerite, tout près de l'archevêché. Trouver deux négrillons aussi éveillés, aussi rusés et d'un aussi beau noir, serait chose fort difficile.

Je dois vous dire de suite que *Tip* et *Tan* sont des sobriquets, leurs véritables noms sont si longs, que je n'ose pas essayer de les écrire; personne du reste ne songe à les employer, si ce n'est dans les occasions solennelles, dans les grandes circonstances.

Leur nom de famille est D... Monsieur D... conduit un tombereau chez l'un des principaux marchands de charbon de cette ville, et madame D..., faisant concurrence à l'industrie chinoise en ce pays, s'occupe de blanchissage et de repassage. Leur travail commun leur rapporte suffisamment pour subvenir aux besoins de la famille, qui se compose de neuf petits D..., tous aussi noirs, tous aussi enjoués, tous aussi luisants que *Tip* et *Tan*.

Il n'est rien de joyeux sous le soleil comme des enfants de couleur, bien nourris et bien chauffés, et c'est chose vraiment surprenante de voir combien ces enfants apprennent de bonne heure à pourvoir aux nécessités et aux besoins de la vie.

Tip et *Tan* sont toujours ensemble. S'il vous arrive par hasard d'apercevoir la tête frisée et la figure souriante de *Tip*, vous pouvez tenir pour certain que *Tan* est dans les environs. Ce sont deux camarades comme on n'en rencontre guère, ayant toujours un œil aux affaires. Continuellement sur la rue, leur mine éveillée leur assure plus d'un petit *job* lucratif, et il faut voir la joie et la satisfaction qui rayonnent sur leurs figures, lorsqu'à leur retour ils offrent à leur mère le fruit de leurs courses et de leurs travaux.

Un jour que, les mains dans les poches et le nez au vent, ils parcouraient la rue du Palais en quête de quelqu'entreprise payante, ils aperçurent tout à coup dans la gouttière près du trottoir, en face d'une grande maison en pierre de taille, cinq à six boîtes à tomates vides. Comme depuis quelque temps les affaires n'étaient pas prospères, et que ce jour-là le temps était au froid, ils pensèrent que ce serait une fameuse idée de prendre une partie de *foot ball* avec les boîtes vides. Aussitôt les voilà à l'œuvre, ruant les canistres sur le pavé et faisant un tapage d'enfer, au grand désespoir des paisibles habitants de ce quartier. Ils sont tout à la joie, car comme chacun sait, cet étourdissant bruit de fer-blanc est la musique qui plaît le plus aux oreilles des jeunes gamins de tous les pays.

Mais si les jeunes enfants chérissent ces bruits-là, les bourgeois et les rentiers ne les aiment guère, et à ce moment même, à la fenêtre de la maison d'en face, était un nerveux vieillard, occupé à faire paisiblement la lecture de son journal. Le bonhomme devint bientôt mal à son aise, et comme le bruit va toujours en augmentant, il se lève brusquement et, ouvrant la fenêtre :

— Ah! ça! mes jeunes vauriens, leur cria-t-il d'une voix brève, voulez-vous bien arrêter ce tapage?

Tip et *Tan*, tout essouffés, la tête en feu, s'arrêtent une seconde à peine, regardent le vieillard en souriant et continuent leur bruyant exercice.

Ils paraissent si joyeux et mettaient à leur amusement un entrain tellement comique, que le vieux bourgeois, en dépit de lui-même, ne put s'empêcher de sourire. Ayant retiré de sa poche une pièce de six sous :

— Approchez par ici, mes petits vauriens, leur dit-il avec bonhomie, prenez cela et éloignez-vous, vous me fendez les oreilles avec votre tapage.

Les négrillons ramassèrent la pièce d'argent et disparurent en gambadant, après avoir jeté à leur bienfaiteur, en signe de remerciement, un regard où se mêlaient à la fois la surprise et la reconnaissance.

Lorsqu'ils eurent tourné le coin, *Tip* et *Tan* se regardèrent tout surpris de voir avec quelle facilité ils avaient pu gagner cette pièce de monnaie. C'était pour eux un moyen tout nouveau de faire de l'argent, un moyen plus facile et surtout plus plaisant que de ramasser du charbon, tenir les chevaux ou cirer les bottes. Si les gens se montraient disposés à les payer pour les engager à cesser leur tapage, les chances de *Tip* et *Tan* de devenir riches en peu de temps étaient pour le moins égales à celle de n'importe quel enfant dans le monde.

Le lendemain, à la même heure, les boîtes vides étaient encore dans la gouttière, le vieillard à la lecture de son journal, et *Tip* et *Tan* plus décidés que jamais de devenir riches.

Après avoir jeté un regard à la fenêtre, ils se mettent aussitôt à l'œuvre, jouant du pied, ruant de droite et de gauche avec encore plus de vigueur que le jour précédent.

— Frappe fort *Tip*, criait *Tan*, frappe aussi fort

que tu pourras; le *bonhomme* est à la fenêtre, il va nous donner douze sous cette fois.

Et tous deux y mettent un ardeur nouvelle.

Le *bonhomme*, en effet, n'est plus à sa lecture, un moment il regarde les deux négrillons d'un regard étrange, puis disparaît tout à coup.

— Il est allé chercher son portefeuille, dit *Tan* en riant aux éclats. Tiens bon, *Tip*.

A ce moment même la porte de la maison s'ouvre, et les deux gamins, complètement absorbés par le jeu, cause de leur gain de la veille, ne virent pas le nerveux vieillard, une canne à la main, descendre précipitamment les degrés. La première nouvelle qu'en eut *Tip* fut lorsque la canne lui caressa les épaules d'une façon un peu brusque.

— Voilà pour votre paye aujourd'hui, leur criait le vieux rentier, en cinglant cette fois les mollets de *Tan*.

La canne était encore prête à jouer, mais les négrillons, ne l'entendant pas de cette façon, furent en un instant hors d'atteinte et bientôt hors de vue.

Le nerveux bourgeois, satisfait de s'être débarrassé de ces petits importuns d'une manière aussi sommaire, retourna à sa fenêtre en riant aux éclats.

Tip et *Tan* aussi riaient à en perdre l'haleine, mais ils abandonnèrent alors l'espoir qu'ils avaient entretenu pendant quelques heures, de devenir riches en faisant du bruit dans le monde.

CHARLES.

Montréal, juillet 1887.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUIN a eu lieu le 2 juillet, dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No. 10,676.....	\$50
2e prix, No. 13,800.....	25
3e prix, No. 2,678.....	15
4e prix, No. 23,159.....	10
5e prix, No. 15,815.....	5
6e prix, No. 13,151.....	4
7e prix, No. 808.....	3
8e prix, No. 739.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

233	3,181	8,899	14,676	21,127	27,680
247	3,536	9,091	15,040	21,575	27,690
332	4,498	10,086	15,316	21,615	27,704
363	4,861	10,263	15,541	21,838	28,081
376	4,906	11,217	15,948	22,870	28,283
468	5,704	11,360	16,356	23,628	28,346
649	5,799	12,100	16,466	24,034	29,400
676	7,492	12,525	16,790	25,704	29,463
796	7,512	12,723	16,898	26,524	29,517
1,658	7,515	12,746	17,033	26,527	30,402
1,770	7,771	13,583	17,120	27,021	30,857
1,862	8,023	13,618	19,423	27,083	31,209
2,496	8,299	13,773	19,641	27,256	31,503
2,523	8,522	14,158	19,762	27,425	31,777
2,832	8,534				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de juin sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Bédard, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

Il n'y a aujourd'hui qu'une manière de se faire pardonner d'être prince, c'est de faire en tout plus que les autres.—DUC D'ORLÉANS.

Un peuple qui ne croit pouvoir garantir sa liberté qu'en exilant successivement ses citoyens les plus capables et qui l'ont mieux servi, prouve, par cela seul, qu'il est indigne de la liberté.—P. J. PROUDHON.



4. M. Rouvier (Finances).—8. M. Fallières (Intérieur).—6. M. Flourens (Affaires étrangères).—7. M. Spuller (Instruction publique, Beaux Arts et Cultes).—10. M. Mazeau (Justice).
5. M. Ferron (Guerre).—2. M. Barbey (Marine).—3. M. de Hérédia (Travaux publics).—9. M. Dautresne (Commerce).—1. M. Barbe (Agriculture)

LE NOUVEAU MINISTÈRE FRANÇAIS

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

(Suite)

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

II

DU LAC ABBITIBI AUX TROIS-PORTAGES

Le Gotchigi — Le rocher de la Vieille. — Les deux portages. — La chute aux Iroquois. — Une vengeance. — Une tombe solitaire. — Une avenue princière. — Une salle d'étude.

Donc, le 25 juin, à neuf heures, nous montons à bord de notre coquille; elle danse sur la houle l'espace de cinq milles, et à onze heures, nous faisons paisiblement notre entrée sur la rivière Abbitibi, dont le courant doit nous descendre, pendant six ou sept jours, jusqu'à ce qu'il nous ait remis aux eaux de la rivière Moose qui, elle, devra nous conduire à la mer.

Nous dînons sur les bords du *Gotchigi*, une des plus belles chutes que l'on puisse imaginer. La masse d'eau, se resserrant entre deux parois de granit, comme dans une dalle de moulin, descend, en bondissant, trois marches de pierre, en tout quarante-cinq pieds, et, au bas de l'escalier, elle s'engouffre dans des chaudières qui ressemblent beaucoup à celles de l'Ottawa. Les flots, venant de directions opposées, s'entrechoquent, se brisent, jaillissent en aigrettes, en grappes de perles, en gerbes d'étincelles; des bouillons souterrains, faisant irruption à la surface, sourdent, s'épanouissent, fleurissent comme d'énormes

boutons de rose. Au sommet du premier degré, un rocher est suspendu en arrêt, regardant au-dessus de l'abîme, levant sa tête à travers les flots furibonds qu'il divise, voyant ses flancs lavés et pressés par deux courants impétueux qui semblent vouloir le déraciner pour l'entraîner avec eux, couvert des baves de la vague écumante, enveloppé des vapeurs qui s'élèvent en nuages épais des profondeurs du gouffre; pendant que, tout à l'entour, le sol tremble et les échos murmurent sourdement, lui demeure inébranlable. J'ai souvent entendu parler du roc et de l'Eglise battu par les passions humaines, jamais je n'ai mieux compris la vérité de cette comparaison. Et ce sapin verdoyant, nourri d'humidité, qui paraît sourire au danger, et dont les fortes racines se cramponnent aux fissures de la roche, n'est-ce point l'image de Pierre, voyant les siècles couler à ses pieds, toujours jeune, toujours vivace?

.

A trois heures, nous passons au pied du Rocher de la Vieille, *Cogomisassinanabic*. C'est une roche haute de quarante pieds, au front chauve et sombre, ridée d'anfractuosités profondes, les flancs couverts de sapins rabougris. La tradition rap-

porte que, il y a quatre générations, une vieille femme, aveugle, fut abandonnée en cet endroit par ses enfants. Avant que la charité chrétienne eût pénétré dans ces forêts, le fait était ordinaire chez les sauvages; ils se débarrassaient de leurs infirmes, de leurs malades ou de leurs vieux parents par la mort ou l'abandon. Dans son désespoir, la vieille, s'aidant de son bâton, se traîna en titubant sur le sommet du rocher, d'où elle se précipita tête baissée dans les flots. La terreur s'empara des peuplades voisines, et ce lieu devint plein de mystères. Autrefois, jamais les sauvages n'auraient osé passer outre sans faire un sacrifice aux mânes de *cogomis*. Les habitudes, bonnes ou mauvaises, se déracinent bien difficilement, et il faut des siècles pour changer complètement les mœurs d'un peuple. Aujourd'hui encore, par un reste de superstition, sans ajouter trop de foi à l'efficacité de la cérémonie, tout en riant, notre équipage ne put s'empêcher de jeter un bout de tabac à la rivière, en prononçant une phrase qui veut dire: "Donnez-nous bon vent, grand'mère"

.

La nuit nous arrêta au *Nissotek* ou Deux-Portages. Les tentes furent dressées sur l'herbette,

culés de l'Amérique, ils surprisent, sur le lac Abbitibi, un parti de sauvages de cette contrée. Les hommes furent scalpés et brûlés à petit feu, les femmes égorgées, les enfants embalés comme des lapins au bout des pieux durcis au feu, puis rôtis et mangés. Seule, une femme fut épargnée, afin de servir de guide aux vainqueurs dans la poursuite de leurs ravages vers la baie d'Hudson. Les farouches guerriers, à demi nus, couverts de sang, peints de figures bizarres, les cheveux relevés, ressemblant à des espèces de démons, glissaient sur l'onde dans leurs frêles embarcations. Ils souriaient à l'espérance de nouveaux massacres.

La captive est assise dans le canot qui marche en avant, silencieuse. A quoi songe-t-elle? repasse-t-elle dans sa mémoire les scènes d'horreur, où elle a vu périr tous les siens? se réjouit-elle dans son cœur d'avoir échappé à la mort? pense-t-elle au triste sort qui l'attend à son arrivée dans les cantons iroquois? Sa figure est impassible. Les avirons travaillent en cadence, pas une parole ne s'élève des canots, le silence règne sur les rives. Déjà on approche de la chute et l'on n'entend qu'un murmure faible et voilé. En effet, les eaux ici ne se brisent pas sur les cailloux, elles tombent d'aplomb comme du haut d'un mur; la

forêt environnante, avec son épais feuillage, éteint la sonorité du bruit, et à trois cents verges seulement de distance, on croirait à un courant d'une importance secondaire.

—Le rapide est-il difficile? demande l'Iroquois.

—Non, répond la femme, l'inclinaison est douce, le chenal est sans roches; mais il est étroit, serrez de près le rivage.

Le canot effleure un galet plat, que l'on voit encore sur le côté gauche. La femme saisit une branche qui s'offre à elle, et d'un bond elle saute sur la grève, du pied elle a poussé le canot au large, il descend tête baissée dans le gouffre. Les autres arrivent à la file; en vain, au

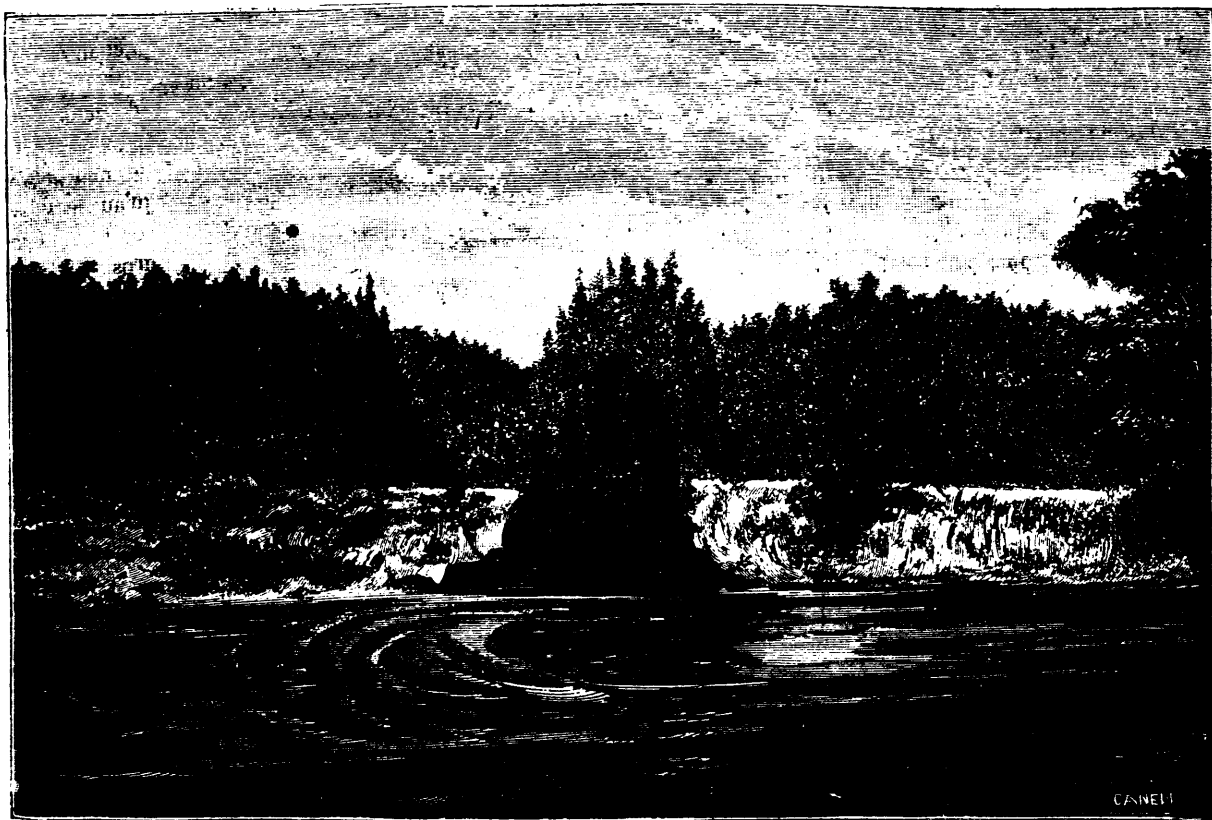
prix de mille efforts, veulent-ils rebrousser chemin, il est trop tard, la force irrésistible du courant les entraîne. Debout sur sa roche, souriant, elle voit ses ennemis pousser des cris de désespoir, passer devant elle en la menaçant de la voix et de la main, glisser l'un après l'autre dans l'abîme, disparaître au milieu des bouillons, reparaitre un instant, disparaître encore, enfin flotter à la dérive avec les débris de leurs canots. Elle est toujours là, immobile, elle jouit, elle est vengée.

.

A un arpent de la chute, sur le sommet d'un tertre, au pied d'une colline, on voit la tombe d'un jeune homme, mort dans ce portage il y a quelque trente ans. Elle est entourée d'une clôture de douze pieds sur huit; à la tête du tumulus est plantée une croix noire sur laquelle on lit l'inscription suivante:

Sacred to the memory of Joseph Thomas Beads, who departed this life on the fifteenth day of May 1850, aged 18 years and five months.

A la mémoire de Joseph Thomas Beads, qui est parti pour une vie meilleure, le 15 mai 1850, à l'âge de 18 ans et cinq mois.



HAUT-CANADA.—CHUTE DE L'IROQUOIS; d'après une photographie envoyée par Mgr Lorrain.

au frais et au murmure d'un saut babillard et gentil. Le soleil s'appêtait à faire descendre au-dessous de l'horizon son grand disque rougeâtre et il étendait sur les eaux, dans le sens de la rivière, une longue traînée de paillettes d'or.

Le lendemain, 26, la nappe du déjeuner fut tendue à la *Chute-aux-Iroquois*, sur un tapis de Turquie. Grâce à la brume légère qui s'élève de la chute et qui retombe en rosée continuelle, le sol est couvert d'une couche de mousse épaisse d'un pied, au fond jaunâtre, fleurie de rouge, de vert et de blanc, ouvragée de dessins variés qui défient l'art de l'aiguille la mieux exercée.

Le paysage ici a quelque chose d'exceptionnellement saisissant. La rivière, encadrée d'une forêt vigoureuse et noire, formant deux flots, tombe perpendiculairement de la hauteur de trente pieds. Vous diriez, d'en bas, à une certaine distance, trois rideaux de mousseline blanche, enjolivée de frisons, de falbalas et de flocons de neige, suspendus entre quatre trémaux tapissés de verdure (voir page 77). Mais comment cette chute a-t-elle emprunté son nom aux Iroquois?

Du temps que les terribles guerriers des Cinq-Cantons faisaient la chasse, non pas aux bêtes, mais aux hommes, jusqu'aux confins les plus re-

Nous ne pûmes nous défendre d'une impression de tristesse à la vue de cette tombe isolée; combien peu pensent à celui qui dort, perdu dans l'immensité de la solitude! Nous récitâmes trois *Pater* pour le repos de son âme. Repose en paix, enfant des bois, au murmure des eaux bouillantes, sous le couvert de tes grandes épinettes, sous ton lit de mousse toujours verte, embaumé qu'il est des senteurs de ces fleurs sauvages que la main de la Providence a semées sur ta tombe!

* * *

Pour le reste du jour, nous ne rencontrons plus de portage, et nous sommes installés sur nos sièges aussi confortablement qu'on pourrait l'être dans un cabinet d'étude. La rivière, large de deux cents à deux cent cinquante pieds, coule entre des côtes basses et bien boisées; vous diriez une avenue princière, l'allée d'un immense parterre, qui s'étend et circule à longs replis à travers une riche plantation. La hache meurtrière n'a jamais dévasté ces forêts vierges, qui étalent à nos yeux leur végétation exubérante et leurs gloires printanières. Nous voyageons entre deux haies d'épinettes grises soyeuses, d'épinettes blanches hérissées de leurs dards plus sombres, de trembles à la chevelure frissonnante; de temps en temps, les frênes viennent ajouter aux teintes multicolores du tableau la richesse et la vigueur de leur feuillage; les cèdres penchés font boire l'extrémité de leurs rameaux aux eaux courantes. Le soleil revêt de sa lumière et de sa gaieté cet éclat et cette variété de verdure; une brise légère tempère les ardeurs du jour, l'air est saturé de parfums forestiers.

* * *

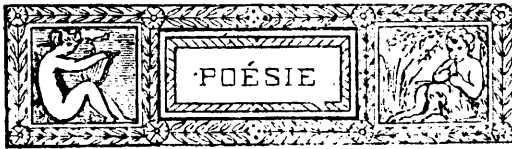
C'est un vrai plaisir, au milieu de ces splendeurs de la terre et du ciel, de lire, d'écrire et d'étudier.

En effet, plus d'une fois le jour, notre canot est converti en une véritable salle d'étude. L'un parcourt *la Vie du P. de Brébeuf*; un autre, *Les Martyrs jésuites en Canada*; ils découvrent, sur le théâtre même de leurs travaux, les secrets de l'existence crucifiée des missionnaires, et, en soulevant le voile qui recouvre les dévouements obscurs du passé, ils retrouvent l'histoire des dévouements non moins cachés du présent. Un troisième s'amuse dans les *Pionniers Français*, par Parkman, et revoit dans nos errements actuels l'image affaiblie, mais réelle, des romanesques aventures de ces premiers découvreurs. Un quatrième étudie *la Grammaire sauteuse*, de Mgr Baraga, et un livre inappréciable pour ceux qui veulent apprendre l'Algonquin, parce qu'il ne leur donne pas seulement des mots et des règles, mais il leur livre le génie particulier de cet idiome si riche, et si savant quand on en pénètre bien la structure et l'économie, je veux dire les *Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique*, par M. Cuq, de St-Sulpice. Aucune étude ne peut avoir plus d'à propos; nous voyageons en pleine sauvagerie, et tout, autour de nous, nous parle *anichimabe*. Un cinquième est plongé dans *la Géologie* de M. Iaflamme, et, en relevant la tête, il constate sur les rivages l'application des principes qu'il vient de voir exposés dans son livre. Un sixième, amateur des beaux-arts, nourrisson d'Orphée, possédé par le démon de la musique, tourmente les échos de ses vibrantes harmonies, et unit les accords de son cuivre au chant des petits oiseaux dans la forêt.

Rien de plus agréable que ces lectures faites sans contrainte, interrompues sans scrupule pour donner place à une réflexion ou pour admirer un point de vue de la belle nature.

(A suivre)

Prenez deux cuillerées à table d'empois et une cuillerée à thé de borax en poudre et faites dissoudre dans une tasse et demie d'eau froide. Les chemises doivent ne pas être auparavant empesées et doivent être parfaitement sèches. Trempez les poignets, le devant et les collets dans l'empois, puis roulez les serrés dans un linge sec et laissez-les ainsi deux heures. Ensuite frottez et repassez. Ils seront comme du carton et auront un beau poli.



LA LOTERIE NORMANDE

A Falaise, pays des gros bonnets normands,
Se tenait une foire où vendeurs et chaland
En foule étaient venus de fort loin à la ronde;
Il faisait un beau temps, et, parmi tout ce monde,
N'ayant aucune affaire, en simple curieux,
Ami de l'imprévu, j'observais de mon mieux.
Les yeux, l'oreille au guet, sur la place publique,
Je m'en allais flânant de boutique en boutique,
Quand, vers son étalage, un charlatan criard
Par ses gestes sondain attira mon regard.
Hâbleur comme un gascon, chevalier d'industrie,
Il avait en plein vent monté la loterie:
"Avec un numéro, disait-il, c'est plaisir
De gagner le gros lot et la pièce à choisir."
Une fille passant, et qui vint à l'entendre,
Dans le piège tendu bientôt se laissa prendre.
Je la vis coup sur coup perdre jusqu'au dernier
L'argent qu'elle avait eu tant de peine à gagner.
La pauvre bourse, hélas! en un moment fut vide.
Le jeu, l'amour du jeu, rendait son âme avide;
Notre homme le comprit, et s'écria: "Je veux
Vous donner vingt billets contre vos seuls cheveux."

Alors, sans nul souci de sa jeune figure,
La Normande au marchand tendit sa chevelure,
Et loin de frissonner sous le froid du ciseau
Elle sentit son cœur plein d'un espoir nouveau;
Ces objets lui seraient d'un excellent usage,
Ils trouveraient leur place en son futur ménage,
Ils plairaient à Pierrot, ils accroîtraient son bien,
Tandis que des cheveux cela n'est bon à rien:
Tôt ou tard on les perd, ou bien, triste merveille,
Quand ils deviennent blancs, on dit: "Voyez la vieille!"
Naïve, elle ignorait le prix de son trésor,
Et ne se doutait pas qu'au poids même de l'or
L'exploiteur vendrait cette natte soyeuse.

Les vingt billets comptés, elle remit, joyeuse,
La main au fond du sac, et dix-neuf fois sur vingt
Elle tira toujours sans qu'aucun d'eux ne vint.
Or, il ne lui fallait rien moins qu'un coup de chance
Pour gagner désormais, et je tremblais d'avance
Autant qu'elle, je crois, lorsque l'aveugle sort,
L'instant d'après, parut vouloir nous donner tort.
Le vingtième billet, ô surprise indicible,
Sortit, on nomma treize, un numéro terrible,
Et, ce qu'il amenait, tous nous pûmes le voir
Aux mains du charlatan: c'était un démeûloir!

Rassurez-vous, lecteur, mon conte ici s'arrête.
La morale au récit d'elle-même se prête;
Mais je laisse à chacun le soin de la tirer.
Je l'ai fait pour ma part et compte en profiter.

CH. BRUNETIÈRE

NOS GRAVURES

LES LOISIRS DU REPOS

C'EST toujours Monsieur, Madame et Bébé, qu'on trouve sous sa plume ou sous son crayon, quand on veut représenter une heureuse famille.

Un artiste, à qui nous avons demandé de nous montrer les plaisirs du Montréalais hors Montréal, n'a-t-il rien trouvé de mieux, en allant étudier sur place, que de nous montrer de bons petits bourgeois jouissant paisiblement du grand air, couchés sur le moelleux gazon, à l'ombre de frais ombrages.

Les jeunes couples, les pères et mères de famille et leurs enfants sont en majorité au bord des rivières et dans l'île, et ce sont eux qui y trouvent le plus de plaisirs intimes, de vrais repos.

Voyez plutôt Monsieur en bras de chemise, complaisamment allongé sur un soyeux talus, il se délacte dans la lecture du journal favori tout en jetant de loin en loin les yeux sur le ciel bleu, le beau paysage et le doux spectacle de sa femme et de son enfant humant la brise fraîche aux doux parfums. Il se sent heureux de vivre.

Madame, habituée au travail, ne saurait prendre de plaisir sans une occupation légère, qui ne lui donne aucune peine, et lui permet de rêver tout en surveillant les ébats de sa petite fillette endimanchée.

Et quelles délices pour Bébé, que le choix et la cueillette des herbes et des fleurs, qui forment le bouquet du retour et le souvenir du lendemain.

Non, il n'est personne qui rapporte de ses pégrinations dominicales plus de joie que ce char-

mant et honnête ménage. Décidément, parmi les plaisirs des Montréalais hors Montréal, l'artiste a fait un bon choix.

Les autres diront: chacun prend son plaisir où il le trouve. Nous répondrons: heureux ceux qui le trouvent là.

LE NOUVEAU MINISTÈRE FRANÇAIS

Le nouveau cabinet comprend six députés: MM. Rouvier, Fallières, Spuller, Dautresme, Barbe, de Hérédia; deux sénateurs: MM. Barbe, et Mazeau; deux membres, ne faisant pas partie du parlement, mais connus tous deux de longue date pour leurs opinions républicaines.

LA MODE PRATIQUE

Ameublement.—Les cretonnes, perses et couiltes seront toujours employées. Mais la fantaisie de notre époque permet de nombreuses et charmantes infractions aux règles de décorations classiques.—On aime, par exemple, le salon japonais, aux murs tendus de nattes encadrées de bambous, n'ayant pour sièges que des vanneries drapées d'étoffes ou chargées d'épais coussins voyants. Pour portières, on accroche les stores en franges de perles de Yokohama. Un cylindre de faïence contenant des fleurs à longues tiges, un paravent, —que l'on peut facilement faire soi-même, en appliquant sur des feuilles gris uni des découpures de dessins bizarres,—une petite étagère, une table à thé, un guéridon, toujours genre exotique, une lanterne au plafond ou grand parasol ouvert, au manche duquel grimpe un petit singe. Cette pièce originale dont chacun vous complimente ne coûte pas cher, les objets qui la composent existant à tous les prix dans les bazars spéciaux et les grandes maisons de nouveautés.

La salle de billard et la salle à manger, tendues de toile grise, avec encadrement de panneaux en velours, drap, ou même simple cretonne de couleur sombre, a beaucoup de cachet. — Toutes espèces d'applications sont bonnes en matière de rideaux, couvre-lit, tapis de table, couverture de billard, etc., etc...

On peut s'amuser à *laquer* soi-même les bois blancs des portes de placards aux tiroirs rudimentairement faits par le menuisier dans les endroits de débarras. Les marchands de vernis vendent ce qu'il vous faut pour cela. Au moyen de feuilles de carton mince percées de dessins à jour, et d'un peu de cet or liquide qu'on débite partout maintenant, on obtient une imitation parfaite de la laque. — Ceci me fait penser à indiquer un système excellent pour réparer les plateaux, boîtes, etc., etc..., de laque véritable: On met un morceau de cire à cacheter dans un bain d'esprit de vin. Au bout de vingt-quatre heures de macération, la cire dissoute produit une pâte ayant la couleur et le brillant désirés. On colle à la colle ordinaire l'objet cassé, et l'on recouvre les soudures de ce vernis, qui complète la solidité.

En faisant carder les literies on peut mêler à celles-ci des fleurs de tilleul, —sèches, bien étendues, mais de la saison.—L'odeur saine et fine procure, dit-on, un sommeil calme et aide à la conservation des laines.

COUSINE JEANNE.

NOTES ET IMPRESSIONS

La galanterie est l'école buissonnière de l'amour.

La folie des hommes et des gouvernements est de rêver l'éternité.—LAMENNAIS.

A force de parler du diable, on finit par le faire apparaître.—PROVERBE ALLEMAND.

Je ne veux pas dire que les femmes, comme la Martine de Molière, aiment à être battues; mais elles se soucient peu qu'on les batte, pourvu qu'on les aime.—ST-MARC DE GIRARDIN.

NAISSANCE.

En cette ville le 3 courant, la dame de M. F. Massicotte, un fils.

LE COIN DES ENFANTS

LE SECRET DE BÉBÉ

Je connais depuis l'automne
Un bébé des plus charmants,
Dont la sœur pauvre nigi. Cline,
Est poitrinaire... à quinze ans!
Quand je vis la blonde tête
De ce gracieux lutin,
Il parcourait en cachette
Les sentiers d'un jardin.

Ses menottes potelées
Tenaient un fil qu'il roulait
Autour des branches fanées
Que parfois il atteignait.
"Que fais-tu-la, petit homme?"
L'enfant surpris me toisa;
Puis, souriant, voici comme
A voix basse il me parla.

"Tu me plais; je vais te dire
Quel est mon secret à moi,
Si tu me promets, sans rire,
De bien le garder pour toi.
Et d'abord, je dois t'apprendre
Que je m'appelle Bébé,
Que j'ai, ça va te surprendre,
Mes cinq ans depuis l'été.

"Pour jouer à la cachette,
Je suis tout seul à présent,
Car bien malade est sœurlette,
Et le docteur vient souvent.
Ce docteur est très sévère.
Mais ne paraît pas méchant;
Cependant petite mère
Toujours pleure en l'écoutant.

"Aussi, j'ai voulu connaître
Ce qui la faisait pleurer;
J'étais curieux; peut-être;
Monsieur, tu vas me gronder
Sous un meuble, avec mystère,
Hier, je me suis caché....
Le docteur causait à ma mère.
De là, j'ai tout écouté.

"Il disait: "Voyez par terre,
"Combien de feuilles déjà,
"Quand tombera la dernière,
"La chère enfant s'en ira!"
Voilà pourquoi je rattache
Les feuilles qui vont tomber;
Mais c'est une grande tâche;
Dis, monsieur, veux-tu m'aider!

L'AMOUR D'UNE MÈRE

Sur le berceau d'un enfant veillent
deux anges: la force d'un père, l'a-
mour d'une mère.

Le dernier est le seul qui garde
toute sa puissance jusqu'à la fin, il
sait arrêter le débordement des pas-
sions, il garde pour lui le chagrin en
répandant le bonheur sur ceux qui
l'entour.

Le cœur de la femme est un abîme
qu'aucune affection humaine ne peut
ni combler, ni épuiser. Dieu a donné
à cette créature si faible la force
d'accomplir les sacrifices les plus hé-
roïques. C'est par elle que s'entretient
dans la famille et la société, la ten-
dresse, la compassion, l'amour à tous
ses degrés et sous toutes ses formes.

Si dur que soit le cœur de l'enfant,
il aimera toujours cet être caressant
qui, depuis le moment de sa naissance
et pendant sa vie, ne fait que lui
prouver sa reconnaissance, et pen-
dant sa vie ne fait que lui prouver
jusqu'où va son amour, et lui montrer
combien de sacrifices elle serait capa-
ble de s'imposer pour son bonheur.

L'amour d'une mère ne redoute
aucune souffrance. Que de nuits n'a
pas passé cette providence vivante
auprès du berceau de cet enfant,
lorsque la maladie l'a effleurée de
son aile! et lorsqu'à la fin elle est
tombée, épuisée, à bout de forces. On
l'a vue calme et souriante; elle avait
vaincu la mort!

Quelles angoisses a-t-elle pu sup-

porter pour en arriver là et quelle
tristesse ne devait pas envahir son
cœur pendant ces longues nuits d'in-
sommie? C'est son secret, nul ne le
sait, nul ne le saura jamais!

Tant qu'a duré le danger, sa vigi-
lance ne s'est pas démentie un seul
instant, mais à chaque mouvement du
cher malade elle sentait la pointe du
glaiive s'enfoncer plus avant dans son
cœur.

L'enfant grandit—l'heure du ma-
riage a sonné. Pauvre mère, c'est
alors qu'elle a besoin de tout son cou-
rage; la coupe s'est changée en ca-
lice, elle doit la vider jusqu'à la lie.
Elle fait encore cela le sourire aux
lèvres; ne donnerait-elle pas jusqu'à
la dernière goutte de son sang pour
le bonheur de son enfant?

Un exemple me revient à la mé-
moire, il montrera la tendresse des
mères.

Une femme voit un jour son uni-
que enfant la quitter, il va au delà
des mers chercher un bonheur qui
semble le fuir. Après vingt ans, l'en-
fant, devenu homme, revient à la
maison natale; il retrouve sa mère
pleurant devant un crucifix placé
dans une ancienne chambre, ce spec-
tacle lui arrache un sanglot, une
voix lui répond aussitôt:

—Mon fils!

Elle ne l'a pas vu, la pauvre mère,
mais son cœur a reconnu celui qu'elle
attendait depuis longtemps.

—Quel bonheur est comparable
au mien? s'écrie-t-elle; oh! appelle
moi: ma mère! Depuis vingt années
ce nom si tendre n'a pas retenti à
mon oreille; le monde me semblait
vide alors, je ne connaissais pas la
douceur des caresses d'un fils. Vois,
à force de pleurer, mes yeux se sont
fermés pour jamais.....Oh! redis
moi mon nom.

O amour maternel, entre tous les
sentiments béniés qui nous viennent
du ciel, vous êtes le seul qui gardez
votre toute puissance lorsque les au-
tres se sont flétris ou effeuillés! puis-
se votre souvenir préserver à jamais
de toute souillure, le cœur de l'en-
fant devenu homme, et l'aider à mar-
cher calme et fier jusqu'à la fin de sa
carrière!...

CLARA DESDEBAIS.

L'ESPRIT DES ENFANTS

Trouvez donc la réplique à cer-
tains mots d'enfants!

—Si je te punis, dit une maman à
sa petite fille, crois-tu que ce soit
pour mon bon plaisir?

Et l'enfant:

—Pour le plaisir de qui, alors?

.

Toujours les enfants terribles:

—Petite mère, empêche donc ma
sœur de tuer la mouche qui est sur
la vitre.

—Et pourquoi, monsieur Tomy?

—Parce que je veux la tuer moi-
même.

.

Loulou à maman:

—Pourquoi mon oncle a-t-il ses
cheveux tout blancs et pas papa?

—C'est que ton oncle a eu de
grands chagrins.

Au dîner, Loulou ne veut pas
qu'on lui retire le petit griffon qu'il
tient sur ses genoux.

—Pourquoi veux-tu garder le
chien?

—Pour le consoler: vois comme
il est blanc!

AVANT D'ACHETER
N'oubliez pas de visiter
LE
Grand entrepot de vaisselles
DE
L. Deneau
2023, NOTRE-DAME
3e porte du Carré Chaboillez
(TÉLÉPHONE 273)

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annon-
cer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants:
Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI & JONAS Cie
10-RUE DE BRESOLÉS-10
BATISSES DES SŒURS) MONTREAL

GRANDE VENTE
DE LA
Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour
Dames et Habillements pour Messieurs, spé-
cialités de

ARCAND FRÈRES
111, RUE ST-LAURENT

HENRY SCHMITH
19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un
tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon
ouvrage, satisfaction garantie.
Conditions modérées.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de
dix lignes dans un million de numéros des
principaux journaux américains et cette publi-
cation aura lieu dans un délai de dix jours. Ce
prix établit le taux à un cinquième de cent la
ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro
de chaque journal et, par conséquent, passera
sous les yeux de un million d'acheteurs de dif-
férents journaux; — ou cinq millions de lec-
teurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que
chaque journal acheté est lu par au moins cinq
personnes en moyenne. Dix lignes font environ
75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque,
ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.
GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST.,
NEW-YORK.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant 1
chaque mois. Rédacteur en chef: M. P. Char-
ton. Bureau: 29, Quai des Grands-Angus-
tins à Paris (France). Abonnements pour 1906
Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union pos-
tale, 13 fr

N. E. Hamilton & Cie,
1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quan-
tité d'Etoffes à Robes, notre assortiment est
au complet et nous sommes prêts à offrir une
belle ligne de belles marchandises sans égal
en valeur dans cette ville. Grande variété de
couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire
tous les goûts.

SOIES ET SATINS
De fantaisie, de toutes nuances, propres à
appareiller les nouvelles couleurs en Etoffes à
Robes.
Dans tous nos autres départements on trou-
vera des assortiments complets dans tous les
prix.

N. E. Hamilton & Cie,
(BLOCK GLENORA)

Agents demandés
468) Pépinière Fonthill (acres
LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU
CENTRAL: TORONTO, ONT.
CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre
notre stock en pépinières.
Emploi stable à salaire fixe. Les agents ga-
gnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses.
Envoyez votre portrait avec votre demande
d'emploi à SRONE & WELLINGTON, Montréal.
J. W. BEALL,
Gérant de la succursale.

CASTOR FLUID
On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalpe en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille. HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

INDUSTRIE LAITIÈRE
M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses
pratiques qu'il est déménagé au No 44, RUE
BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et
qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un
lait pur, crème douce reçus tous les matins
beurre de premier choix et fromages en gros et
en détail.
Un restaurant est ouvert où les amis pour-
ront se rafraichir d'un verre de lait, de crème,
rafraichissements assortis, pâtisseries et fruits.
Une voiture porte à domicile tous les ma-
tins, sur ordre, le lait et autre commande
qu'on voudra bien donner dans ce genre d'in-
dustrie.
J. A GIARD,
44, RUE BONSECOURS, MONTRÉA

30 DAYS TRIAL
DR. DYE'S
VOLTAIC
BELT
(BEFORE — AND — AFTER)
Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.
TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,
WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY,
LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND
VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases
of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSE and
OTHER CAUSES. Speedy relief and complete res-
toration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED.
The greatest discovery of the Nineteenth Century.
Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 274.—ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

A quelqu'un qui lui demandait
Son âge et celui de sa fille,
Un malin père de famille
Avec finesse répondait :
" J'ai le quadruple de son âge
" Aujourd'hui ; dans quatre ans sonnés
" Je n'aurai, perdant l'avantage,
" Plus que le triple, devinez ;
" Puis, si v'us êtes bon prophète,
" Veuillez me dire dans combien
" De temps l'âge de ma fillette
" Deviendra la moitié du mien ? "

Notre homme n'était pas un gaillard fort habile,
Il compta, recompta, ce fut peine inutile.
Je suis sûr que mes lecteurs
Seront plus forts calculateurs.

No 275.—RÉBUS

Il ne faut de rien, amis, faire abus,
Et je devrais donc chercher autre chose ;
Mais, que voulez-vous, j'aime les rébus ;
Vous dire pourquoi ? Quelle en est la cause ?
Impossible à moi ; je ne le sais point.
Plus que cette fois et pas davantage.
Mais si j'intéresse à moi le bon point.
16
Voici : T femme perd -- Tâge.
2
Pourriez-vous trouver, (Édipes malins,
Le sens de ces mots ? Vous êtes si fins !

SOLUTIONS :

No 271.—17
1
1
1
20

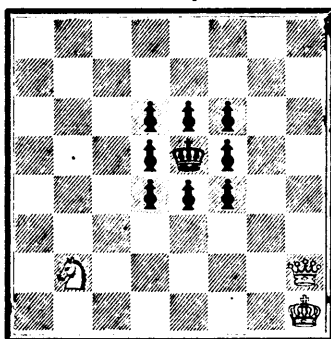
No 273.—Les mots sont : Truite et Druide.

ONT DEVINÉ :

Madame P. Pigeon, Mattawa.—L. A. Ké-
rouac, L. A. Lamoureux, L. A. Drouin, H.
Couture, Québec.

LES ÉCHECS

Composé par M. JOSEPH WAINRIGHT
NOIRS—9 pièces



BLANCS.—3 pièces
Les Blancs font mat en 4 coups

UNE AUTRE PREUVE
DES BONS EFFETS DE

L'EAU DE SAINT-LEON

Montréal, 8 juin 1887.

Cher monsieur.—Je vous adresse mes plus
sincères remerciements pour les bons effets que
m'ont produit votre Eau de Saint-Leon.
J'ai pris de cette Eau pendant trois se-
maines, et je suis heureux de vous dire qu'elle
m'a complètement guéri de la constipation et
de douleurs du foie. Ma sœur s'en est égale-
ment servie pour l'indigestion et les maux de
tête, et en dit le plus grand bien possible. Je
la recommande comme étant indispensable.
Mme E. DUPUIS, rue Ste-Catherine.

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON
4, CARRE VICTORIA,
Téléphone 1432 MONTREAL

SUCCURSALES : C. Campbell, 69, rue Saint-
Antoine, téléphone 1432 ; O. Lepage, 1602,
rue Ste-Catherine.

AGENTS : E. Massicotte & Frères, 217, rue
Ste-Elizabeth, téléphone 810 A ; B. McGale,
2123, rue Notre-Dame, téléphone 187.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Bowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for it IN NEW YORK.

GRANDE REDUCTION

— POUR —

LE TEMPS DES VACANCES !

La balance de toutes nos Marchandises d'été sacrifiée

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

14343

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

AVEZ-VOUS LU CECI ?

Pour avoir un chapeau à la dernière mode, il faut aller chez

LORGE & CIE.,

Qui viennent de recevoir directement des manufactures anglaises et françaises l'assortiment le plus complet de

Chapeau de soie

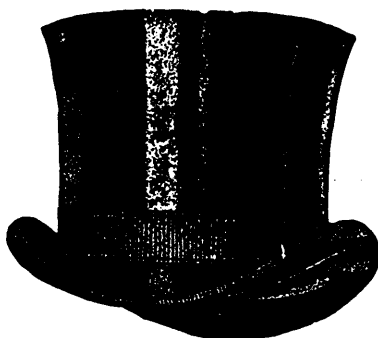
Palmier

Puff over

Manila

Futre

Etc. etc.



Qui sont vendus a des prix excessivement bas

LORGE & CIE.,

21 - RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL - 21

AUX MERES DE FAMILLES
MODISTES ET COUTURIERES

Venez apprendre

En envoyant 15

l'art de tailler, bâtir

cents en timbres,

et finir un vêtement.

vous recevrez (gra-

son importance et

tis) pendant douze

son succès dans le

mois, le bulletin

choix des Patrons de

mensuel des Modes

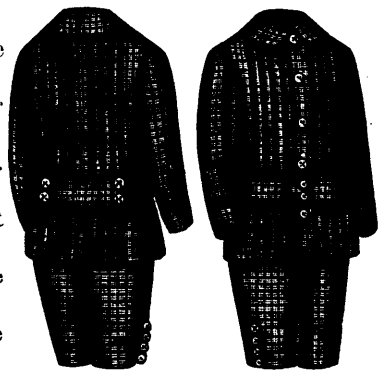
Modes.

Illustrées.

Ce te offre libé-

rale ne sera bonne

que pour 30 jours.



3490 Boys' Suit. 7 Sizes.
6 to 12 years.
Price, 20 cents.
"DOMESTIC"

LES PLUS POPULAIRES ET LES PLUS AISES A AJUSTER
AGENCE LEVERT

1595 - RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL - 1595

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT-LAURENT - 18
MONTREAL

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS LE

20 JUILLET prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies
de la Peau sont aujourd'hui d'un usage gé-
néral ; les médecins les recommandent à leurs
patients, et des milliers de certificats attestent
leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres,
Rifite, Hémorroïdes, etc., réputés incurables,
ont été radicalement guéris par l'usage de ces
Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer
les plaies et les ulcères, et favorise la cicatri-
sation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, mor-
pions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques,
chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousse-
et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour
faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce sa-
von d'une manière toute particulière pour le
rifite.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, sa-
von de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de
beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres
pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, ma-
ringosins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse, disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les annaux. Contre la
gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Si votre marchand ou droguiste ne les
tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à
l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés
franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par
Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprie-
taires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30
Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 9 juillet 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

Sous les coussins qu'il souleva il trouva cinq petits carrés de papier, semblables à celui que Berthe avait glissé entre son gant et la paume de sa main.

—Ce sont des numéros que je place dans la voiture pour les voyageurs qui en demandent... dit Pierre Lorient. Avant de partir, j'en avais mis une demi-douzaine.

René compta les feuilles.

—Les six y sont-ils? demanda Pierre.

—Il en manque un... Je n'en vois que cinq!..

—Peut-être en les comptant vous êtes-vous trompé.

—Possible... mais ça m'étonnerait bien.

—Nous nous égarons... interrompit le jeune médecin avec impatience. Tout ceci ne nous apprend point de quel côté nous devons diriger nos recherches...

—C'est juste, mais ce que l'intérieur du fiacre ne nous a pas dit, l'extérieur nous l'enseignera peut-être...

René, refermant la portière, se mit à examiner les roues.

Elles étaient entièrement recouvertes d'une boue jaunâtre très adhérente.

De nombreuses éclaboussures de terre glaise mouche-taient les rais.

—La voiture est sortie de Paris, continua le mécanicien, ça ne fait pas l'ombre d'un doute... Elle a été conduite dans un chemin glaiseux et défoncé... Voyez les sabots du cheval... Le cocher a mis pied à terre au milieu de ce chemin, et il est remonté, car nous retrouvons sur le marchepied et sur le parquet du siège la même boue jaune et les fragments de glaise qui couvrent les roues de la voiture et les jambes du cheval.

Pierre Lorient écoutait émerveillé.

—L'homme de l'intérieur est descendu aussi... poursuivit René. Les souillures du paillason le prouvent, étant de nature identique...

—Mais, fit observer le vieux cocher, sans sortir de Paris il y a pas mal de terrains glaiseux, à Montmartre, au Père-Lachaise, à Ménilmontant, aux Buttes-Chaumont...

—Où a été retrouvé le fiacre? demanda René Moulin.

—Quai de la Râpée.

—A quelle heure?

—A minuit et demi.

—Le cheval paraissait-il fatigué?

—A moitié fourbu, et pour être dans cet état-là il a dû fournir une longue course ventre à terre; car c'est un rude bidet, ce pauvre Milord!

V

—A quelle heure vous êtes-vous aperçu de la disparition de votre fiacre? continua René.

—Un petit peu avant dix heures, dit Pierre Lorient.

—Il s'est donc écoulé deux heures et demie entre ce moment et celui où l'on a retrouvé l'attelage sur le quai de la Râpée...

—Oui... et voulez-vous savoir une chose que je ne comprends pas du tout?

—Quelle chose?

—Milord avait, à ce que m'a dit un sergent de ville, la musette à sa tétière et le nez dans son avoine...

—Malice cousue de fil blanc! ruse de voleurs qui, de l'endroit où ils ont conduit Mlle Berthe, ont ramené la voiture au bord de la Seine et replacé la musette pour faire croire que le cheval était parti tout seul... Ils comptaient bien ainsi dépister toutes recherches...

—Cela doit être... dit Etienne.

—Parbleu! c'est sûr! appuya Pierre Lorient, M. René est un malin à qui on ne ferait pas prendre des vessies pour des lanternes!! Ah! dame! non!...

—Eh bien! orientons-nous... reprit le mécanicien. Pour ramener le fiacre là où les agents l'ont

René tournait autour de la voiture.

—C'est une chance qui nous est enlevée... fit-il.

—Comment donc ça?

—Les gredins avaient tout prévu et pris leurs précautions... Regardez...

Et il désignait du doigt une tache blanchâtre entourant les numéros.

—Je vois, murmura le docteur, mais je ne comprends guère...

—On avait masqué les chiffres avec du papier, et la tache est produite par de la colle de pâte desséchée...

—Ah! les brigands! dit Pierre Lorient d'une voix sifflante. Ah! les scélérats! Si je les tenais!

—Par malheur nous sommes loin de les tenir... répliqua le mécanicien. Ils ont trop bien pris leurs précautions! Néanmoins, je ne désespère point...

L'heure de la justice et de la vengeance arrivera.

—Dieu veuille qu'elle n'arrive pas trop tard... balbutia douloureusement Etienne; puis il ajouta: Que décidez-vous?... Songez qu'il faut agir sans

retard! J'agonise à la pensée de Berthe prisonnière, nous appelant en vain.

—Avant toute chose, il faut que votre oncle dépose sa plainte au parquet.

—Le temps de manger un morceau et j'y cours, répondit le vieux cocher. Donnez-moi, s'il vous plaît, le bouton de bottine...

René tendit l'objet à Lorient qui le serra précieusement dans son porte-monnaie.

—Je retourne à l'hôtel de la rue de Berlin, fit ensuite le pseudo-Laurent. Je vais prévenir mistress Dick Thorn que je quitte son service. J'ai besoin d'être absolument libre, mais je ne perdrai pas de vue pour cela les agissements de cette dame...

—Moi, dit Etienne, je ne saurais demeurer inactif, ne fût-ce qu'une heure. Je prendrai des informations autour de Paris, dans le rayon que vous m'avez signé... Quand et où vous reverrai-je?

—Je passerai chez vous tous les soirs, et nous nous rendrons compte mutuellement du résultat de nos démarches...

—Vous demeurez toujours place Royale?

—Dès aujourd'hui je changerai de domicile, et ce soir je vous ferai connaître ma nouvelle adresse... A ce soir, donc!...

—A ce soir!

René serra cordialement la main de l'oncle, celle du neveu, et remonta dans la voiture qui l'avait amené.

Pierre Lorient déjeuna rapidement avec Etienne et partit pour le Palais de Justice.

Mistress Dick Thorn, brisée de fatigue et surtout épuisée par les terribles émotions de la nuit précédente, avait, malgré les préoccupations qui l'obsédaient, dormi pendant quelques heures, mais d'un sommeil fébrile, peuplé de mauvais rêves et d'effrayants cauchemars.

Elle se leva vers neuf heures du matin, s'habilla rapidement, et au moment de sortir fit demander son maître d'hôtel.

Il lui fut répondu que M. Laurent était absent pour les affaires de madame.

Peu importait à Claudia, qui n'avait à lui donner que des ordres sans grande importance.

Elle quitta l'hôtel.

Elle se rendait chez le duc de la Tour-Vaudieu qu'elle accusait de l'avoir fait dépouiller par Jean-Jeudi, redevenu son complice pour un vol, comme il l'avait été jadis pour un assassinat.

La rage au fond de l'âme et la menace sur le



Au moment où la porte tournait sur ses gonds, il recula en poussant une exclamation de surprise. — (Page 145, col 2.)

capturé, il est bien vraisemblable qu'on ne s'est point donné la peine de traverser Paris... Donc c'est du côté de Bercy, de Vincennes, de Montreuil, que le cheval avait été conduit, et j'opinerais pour Montreuil où les terrains sont particulièrement glaiseux.

—Hors de Paris alors, selon vous? demanda le jeune médecin.

—Oui, hors de Paris et, je le répète dans des chemins défoncés... Dirigeons par conséquent nos recherches du côté de Montreuil, sans préjudice de l'enquête que fera la police sur la plainte de M. Lorient.

—Si le fiacre a passé la barrière, dit Etienne, les employés de l'octroi auront peut-être remarqué le numéro...

—Il est assez visible... s'écria le cocher. Et le numéro 13, ça tire l'œil!...

—C'est une chance qui nous est enlevée... fit-il.

—Comment donc ça?

—Les gredins avaient tout prévu et pris leurs précautions... Regardez...

Et il désignait du doigt une tache blanchâtre entourant les numéros.

—Je vois, murmura le docteur, mais je ne comprends guère...

—On avait masqué les chiffres avec du papier, et la tache est produite par de la colle de pâte desséchée...

—Ah! les brigands! dit Pierre Lorient d'une voix sifflante. Ah! les scélérats! Si je les tenais!

—Par malheur nous sommes loin de les tenir... répliqua le mécanicien. Ils ont trop bien pris leurs précautions! Néanmoins, je ne désespère point...

L'heure de la justice et de la vengeance arrivera.

—Dieu veuille qu'elle n'arrive pas trop tard... balbutia douloureusement Etienne; puis il ajouta: Que décidez-vous?... Songez qu'il faut agir sans

retard! J'agonise à la pensée de Berthe prisonnière, nous appelant en vain.

lèvres, elle comptait arracher le masque de Frédéric Bérard et le dominer par la crainte d'un scandale imminent.

Bref, comme on dit vulgairement, elle était prête à *casser les vitres*.

Mistress Dick Thorn n'avait point fait atteler. Elle descendit jusqu'à la gare Saint-Lazare où elle prit une voiture à l'heure, en donnant au cocher l'ordre de la conduire rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel.

—N'étant point prévenu de ma visite, se disait-elle chemin faisant, il ne songera pas sans doute à faire défendre sa porte... Rien ne m'arrêterait d'ailleurs et je suis prête à forcer la consigne...

Le coupé de louage roulait cahin-caha sur le pavé boueux.

—M. de la Tour-Vaudieu, en quittant Théfer, était rentré chez lui dans un état de défaillance physique et morale absolu.

Les émotions du plateau de la Capsulerie, on le comprend sans peine, n'avaient pas été moins terribles que celles de l'hôtel de la rue de Berlin.

Vainement le duc s'était jeté sur son lit en appelant le sommeil.

Les souvenirs de la nuit tourmentaient sa pensée, brûlaient son sang dans ses veines, et lui donnaient une fièvre ardente.

Sans trêve et sans relâche il revoyait ce drame dont un coup de couteau et un incendie avaient été le lugubre dénouement.

Il frissonnait d'épouvante en songeant à son crime, et cependant il se disait que ce crime resterait à jamais inconnu, que la mort de Berthe terminait la lutte, que ses angoisses allaient finir puisqu'il ne lui restait désormais qu'un adversaire, Claudia Varni, et puisqu'il était prêt à la désarmer en lui sacrifiant une partie de sa fortune et l'avenir de son fils d'adoption.

Georges, (suivant en cela les conseils du policier, son âme damnée), avait résolu de rompre le mariage de Henry avec Mlle Isabeau de Lilliers, et de le contraindre à devenir le mari d'Olivia.

Comment s'y prendrait-il pour décider le jeune homme à l'obéissance ?

Il n'en savait rien encore, mais il comptait bien en venir à bout, grâce à d'irrésistibles expédients que son esprit fertile en roueries ne manquera pas de lui suggérer.

Seulement il avait promis de donner une réponse le lendemain, par conséquent ce même jour, à midi, et il fallait gagner du temps. Tout le monde le croyait absent de Paris, il ne pouvait se réinstaller d'une heure à l'autre dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, et battre en brèche séance tenante les projets hautement approuvés par lui jusqu'à ce moment.

Il importait donc de trouver un prétexte ingénieux pour faire patienter Claudia et, reculant devant un entretien difficile, il se préparait à écrire au lieu de parler.

—Après tout, pensait le sénateur, je lui ai donné cent mille francs hier... Cette preuve indiscutable de mon bon vouloir doit la disposer à la patience... Elle est trop cupide d'ailleurs, et trop intelligente, pour égorger la poule aux œufs d'or dans un mouvement d'absurde colère...

Le duc se leva, s'assit à son bureau, prit une feuille de papier à lettre et écrivit les lignes suivantes :

Chère madame,

La personne qui a eu l'honneur de vous voir hier me charge de vous écrire au sujet de certaines choses convenues entre vous.

Vous attendez une réponse qui sera certainement conforme à vos désirs, mais qui ne peut vous être donnée aujourd'hui même pour des raisons que vous comprendrez sans peine.

Un acte de volonté brutale, un coup de force et d'autorité ne suffiraient pas pour rompre certain mariage arrêté depuis longtemps.

Quelques ménagements et une suffisante dose d'habileté diplomatique conduiront d'une façon bien plus certaine à ce résultat.

N'ayez ni étonnement, ni inquiétude ; dites-vous bien qu'on souhaite vous satisfaire et qu'on travaille en conséquence ; attendez à une prochaine visite et ne doutez point, chère madame, du dévouement sincère de votre serviteur empressé,

FREDERIC BERARD.

Le duc venait de terminer sa lettre.

Il était en train de la relire, non sans quelque satisfaction d'amour-propre ; car il la trouvait, à tort ou à raison, fort adroite.

Le roulement d'une voiture se fit entendre dans la rue et s'arrêta devant la maison.

Le duc regarda sa montre.

—Pas encore dix heures... murmura-t-il. Ce doit être Théfer...

Il glissa la lettre sous l'enveloppe, ferma à la gomme et traça cette suscription :

" MISTRESS DICK THORN

" En son hôtel,

" 24, rue de Berlin."

Un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

—Je ne me trompais pas, pensa Georges. C'est Théfer. Que peut-il avoir à me dire si matin ?

Le sénateur ne se gênait point avec le policier et ce fut sans se presser trop qu'il se mit en devoir de lui ouvrir.

Au moment où la porte tournait sur ses gonds, il recula en poussant une exclamation de surprise.

Claudia Varni était sur le seuil, et son visage pâle offrait une indicible expression de haine et de menace.

VI

La concierge de la maison, n'ayant reçu de son locataire aucune consigne spéciale, avait indiqué à Claudia le logement de Frédéric Bérard.

Georges recula muet de stupéfaction, et terrifié, non par la présence de mistress Dick Thorn mais par l'expression menaçante de son regard.

Claudia fit deux pas en avant et referma la porte.

—J'avais diviné juste ! dit-elle avec un ricanement farouche. L'homme d'affaires Frédéric Bérard, qui se loge dans une maison borgne d'un quartier perdu, n'est autre que le duc de la Tour-Vaudieu, sénateur !...

Georges, sans répondre, battit en retraite jusqu'à la seconde pièce.

Son visage était livide ; de grosses gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux et coulaient sur ses joues ; ses mains tremblaient.

Mistress Dick Thorn, enhardie par ce trouble, le suivait pas à pas, marchant presque sur lui.

—Ainsi, continua-t-elle, vous faisiez de moi votre dupe ! Vous complotiez ma perte, afin d'échapper à mes menaces et de vous soustraire à mes volontés !

—A quel propos me dites-vous cela ? demanda Georges d'une voix à peine distincte. Est-ce parce que je vous ai caché que ce nom de Frédéric Bérard était un déguisement ?

—Peut-être vous serait-il malaisé de m'expliquer dans quel but le noble duc de la Tour-Vaudieu se déguise en homme d'affaires et quitte pour un galetas l'hôtel de ses ancêtres ! poursuivit Claudia.

—Cette double personnalité n'a rien qui doive vous inquiéter, je suppose... répliqua le sénateur reprenant un peu de sang-froid.

—Quel était le but ?

—Je savais votre arrivée prochaine à Paris ; je connaissais de longue date la violence irréfléchie de votre caractère, je voulais me dérober aux folles tentatives du premier moment.

—Bref, vous aviez peur de moi ?

—Pourquoi refuserais-je d'en convenir ?

—Et maintenant vous ne me craignez plus ?

—Qu'ai-je à craindre de vous ? Ne suis-je pas prêt à tenir les engagements pris ? N'avez-vous pas reçu hier les cent mille francs dont vous aviez besoin ?... Quant au mariage de mon fils avec votre fille, ne pouvant vous donner aujourd'hui la réponse promise hier, je vous écrivais...

—Vous m'écriviez ?

—Voici la lettre...

Et Georges désignait du doigt l'enveloppe fermée portant l'adresse de mistress Dick Thorn, en son hôtel de la rue de Berlin.

M. de la Tour-Vaudieu, rassuré par la réflexion, était redevenu presque calme.

Claudia prit ce sang-froid pour de l'ironie. Le ton de Georges lui parut railleur.

—Et que m'écriviez-vous ? demanda-t-elle en fronçant le sourcil.

—Qu'on risquait de tout compromettre en voulant aller trop vite ; qu'il me fallait plus de vingt-quatre heures pour préparer mon fils à la rupture de son mariage avec Mlle Lilliers et surtout pour le décider à une autre union... Lisez d'ailleurs.

Claudia déchira l'enveloppe et parcourut la

lettre que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs.

—Vous voyez que c'est logique... lui dit le sénateur quand elle eut achevé.

—Trêve de railleries, monsieur le duc ! répliqua-t-elle avec violence. Toutes vos fourberies sont inutiles, et je ne vous crois plus ! Hier, quand j'étais assez absurde pour ajouter foi à vos paroles, vous mentiez sans pudeur ! Vous alliez, dites-vous, parler à votre fils. Or votre fils vous croit en voyage... Il ignore que Frédéric Bérard n'est autre que son père... Il ne vous attend pas de sitôt, ne recevant jamais de vos nouvelles...

—Qui vous a dit cela ?

—Votre fils lui-même.

—Vous l'avez vu ?

—Il assistait, la nuit dernière, à la fête donnée dans mon hôtel... Mais revenons à vous, de même que vous mentiez hier, vous mentez aujourd'hui. Les raisons que vous imaginez pour motiver un retard semble logique en effet, mais ne sont qu'un leurre ! Encore une fois, je ne suis pas votre dupe !

Georges, ne pouvant soupçonner le motif qui dictait les paroles de Claudia, écoutait avec stupeur et murmura :

—Je ne comprends pas... Quel intérêt aurais-je à vous tromper ? Du mariage en question dépend la remise en mes mains des papiers qui pourraient amener ma ruine et causer mon déshonneur... N'ai-je pas intérêt à ce que ce mariage s'accomplisse ? répondez à cela...

—Je réponds que vous êtes un infâme ! s'écria Claudia croyant plus que jamais à une sanglante ironie. Pas une honte ne manquera désormais aux fleurons de votre couronne ! Jadis vous étiez un assassin, aujourd'hui vous êtes un voleur !...

—Un voleur ! répéta M. de la Tour-Vaudieu, ne pouvant en croire ses oreilles et se demandant si son ancienne complice ne devenait pas folle.

—Ou, si vous l'aimez mieux, le complice d'un voleur, ce qui revient au même ! reprit mistress Dick Thorn. Ces papiers qui me rendent forte... le testament de votre frère... le reçu de Giuseppe Corticelli...

Elle s'interrompit.

—Eh ! bien, ces papiers ? balbutia le duc tremblant d'épouvante.

—Vous les avez fait voler...

—Moi ?

—Oui, vous, misérable !

—Et par qui ?

—Par l'homme qui avait joué du couteau pour votre compte au pont de Neuilly, il y a vingt ans, et que je croyais mort.

Le duc chancela.

—Jean-Jeudi ! fit-il dans un râle.

—Jean-Jeudi, oui !...

—Il existe ?

Claudia haussa les épaules.

—Inutile comédie ! dit-elle. Je m'attendais à cette feinte surprise et à cette terreur de commande !... Ayez au moins le courage d'avouer votre infamie ! Jean-Jeudi, envoyé par vous chez moi cette nuit dans un double but, a d'abord joué son rôle dans un tableau destiné à remettre sous mes yeux le passé tragique, puis il a profité de mon évanouissement (que peut-être vous aviez prévu) pour briser un meuble et s'emparer des papiers objet de votre convoitise, et de cent mille francs qui sont devenus pour lui sans doute une gratification bien gagnée...

Georges avait les yeux hagards.

—Je me demande si je rêve !... murmura-t-il. Tout cela est intensé... tout cela est impossible.

—Eh ! répondit mistress Dick Thorn, si vous voulez me laisser un doute sur la pensée qui avait préparé le crime et sur la main qui l'avait commis, il ne fallait point permettre à votre complice de me railler en me déjouant... N'est-ce point par votre ordre qu'il a fait cela ?

Et Claudia, tirant de sa poche le papier trouvé dans le tiroir du meuble d'ébène à la place du portefeuille, le mit sous les yeux du sénateur.

Celui-ci, littéralement affolé, lut d'une façon quasi machinale les trois lignes suivantes :

Reçu de la dame de Neuilly un premier acompte sur l'affaire de la nuit du 24 septembre 1837.

JEAN-JEUDI.

Le misérable chancela sous ce coup inattendu.

Une folie soudaine parut envahir son cerveau. Ses yeux s'injectèrent ; une écume blanche vint à ses lèvres, et ce fut d'une voix étranglée par la terreur qu'il murmura :

— Jean-Jeudi... vivant !... à Paris !... maître de nos secrets !... Nous sommes perdus...

Puis il s'écroula sur un siège comme une masse inerte, mais cet état d'anéantissement complet n'eut que la durée d'un éclair ; une pensée soudaine traversa son cerveau ; il se releva galvanisé en poursuivant :

— Et tout ce que j'ai fait, je l'aurai fait en vain !... Au moment où je croyais effacer jusqu'à la mémoire du passé en supprimant la fille du supplicié, le passé se met à revivre !... J'ai tué Berthe Leroyer, et Jean-Jeudi sort de la tombe ! Ah !... nous sommes perdus... bien perdus...

Claudia, depuis quelques secondes, regardait et écoutait Georges avec une stupeur grandissante.

Frappée de la décomposition visible de tout son être et de l'expression d'effroyable angoisse empreinte sur ses traits bouleversés, elle ne croyait plus à une feinte, à une comédie merveilleusement jouée.

Prise elle-même d'une indicible épouvante elle se rapprocha de Georges.

— Ainsi donc, lui demanda-t-elle, vous ignoriez que Jean-Jeudi fût vivant ?

— Ah ! je vous le jure ! répondit le duc en arrachant sa cravate qui l'étranglait et menaçait de déterminer une congestion, j'ignorais tout et j'aimerais mille fois mieux voir ces papiers maudits dans vos mains que dans celles de ce scélérat !...

— Ce n'est donc point pour vous les remettre qu'il me les a volés ?

— Non, cent fois non ! Est-ce que vous me croyez atteint de démence pour confier à un tel homme un secret dont il ne manquerait pas d'abuser ? Il s'en servira contre vous... il voudra se venger, car il sait à coup sûr que vous avez tenté de l'empoisonner jadis... Le péril est immense... Le naufrage imminent !... Nous échouons au port ! J'avais déblayé le terrain et écarté tout ce qui paraissait receler un péril... Vous souvenez-vous d'un brouillon de lettre écrit en Angleterre pour m'annoncer votre prochain retour ?

— Je me souviens, murmura mistress Dick Thorn, mais ce brouillon ne nommait personne...

— Il parlait de la place de la Concorde, du pont Tourmant, du pont de Neuilly, et il contenait une date... celle du 24 septembre 1837.

— C'est vrai...

— Eh bien ! ce billet était tombé dans la main d'un ancien apprenti de Paul Leroyer qui se constituait le vengeur du supplicié...

— Mon Dieu ! fit Claudia, chancelant à son tour.

Georges continua :

— J'avais brûlé cette preuve, et réduit à l'impuissance ce René Moulin... Une seule personne au monde pouvait suivre ses conseils et provoquer la réhabilitation de Paul Leroyer... C'était l'orpheline... Je l'ai tuée...

— Tuée ! répéta mistress Dick Thorn. De votre main ?

VII

— De ma main, oui ! répondit le duc avec un orgueil cynique. J'avais aplani tous les obstacles, pris dans un filet solide, j'en avais brisé les mailles... J'étais libre ! Et voilà que Jean-Jeudi reparait tout à coup ! Il vous a trouvée, vous Claudia... Donc il peut me trouver aussi. Comprenez-vous pourquoi le duc de la Tour-Vaudieu se cache sous le nom de Frédéric Bérard ?

— Ah ! murmura mistress Dick Thorn dont la terreur n'était pas moins grande que celle de M. de la Tour-Vaudieu, où chercher ce Jean-Jeudi ? Comment suivre sa piste ?...

— Impossible d'appeler la police à notre aide, répondit Georges. L'arrestation de l'homme qui fut notre instrument jadis serait pour nous le plus grand des périls et nous conduirait droit à l'abîme.

— La prescription nous est acquise... fit Claudia.

— Le crime d'hier n'est pas prescrit... répliqua le sénateur, et d'ailleurs comptez-vous pour rien la honte et le scandale ?... Les dénonciations de

Jean-Jeudi amèneraient une enquête et, cette enquête une fois commencée, on arriverait jusqu'à René Moulin et jusqu'à Berthe Leroyer.

— C'est Jean-Jeudi, reprit Claudia, qui seul a préparé le piège du tableau vivant... Mon évanouissement m'a trahie !

M. de la Tour-Vaudieu étudiait le reçu si étrangement motivé, et portant la signature du voleur émérite.

— Il faut que ce qui a échoué il y a vingt ans réussisse aujourd'hui ! murmura-t-il. Ce misérable doit disparaître... Mais, encore une fois, comment le retrouver ?

On attendit une voiture s'arrêter devant la maison.

M. de la Tour-Vaudieu courut à la fenêtre, souleva le rideau et regarda.

Un éclair de joie brilla dans ses yeux.

— C'est Théfer !... s'écria-t-il.

— Qu'est-ce que Théfer ?

— Un agent de police que je protège et qui me sert... Un homme fertile en ressources... mon guide, mon bras droit, un autre moi-même.

— Encore un complice ! dit mistress Dick Thorn avec inquiétude. Quelle imprudence !...

— Oh ! de celui-là, je n'ai rien à craindre. Je fais sa fortune...

— Ce qui ne l'empêchera pas de vous abandonner un jour... en vous accusant peut-être...

Georges secoua la tête et répliqua :

— Ceci n'est point à craindre... Théfer est cupide mais fidèle... et puis son intérêt me répond de lui.

Un coup de sonnette retentit.

Le duc fit un pas vers la porte.

Claudia l'arrêta.

— Allez-vous donc recevoir cet homme pendant que je suis chez vous ?... demanda-t-elle.

— Mais, sans doute... Nous sommes, vous et moi, compromis et menacés tous deux, il faut que nous soyons perdus ou sauvés ensemble.

Un second appel de la sonnette s'était fait entendre.

Georges s'empressa d'ouvrir.

— Entrez, Théfer ! fit-il, entrez vite.

Le policier franchit le seuil, salua très bas M. de la Tour-Vaudieu et se dirigea vers la seconde pièce.

Il s'arrêta d'abord, surpris à la vue d'une femme, puis il s'inclina devant l'inconnue.

— Madame est mistress Dick Thorn à qui je viens de parler de vous... dit le duc.

La surprise de l'agent devint de la stupeur.

— Mistress Dick Thorn... murmura-t-il en regardant d'un air effaré l'ancienne complice de Georges.

Ce dernier reprit :

— La présence de madame vous étonne, je le comprends... Nous étions, elle et moi, sinon des ennemis du moins des adversaires... Le danger commun fait de nous des alliés...

— Le danger commun ? répéta l'inspecteur de la sûreté avec un accent interrogatif.

— Oui.

— Survient-il donc quelque complication imprévue ? De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de combattre un ennemi redoutable.

— René Moulin ?

— Oh ! celui-là ne me semble plus à craindre...

— Qui donc alors ?

— Je vous ai parlé d'un homme qui a été mon complice, ou plutôt un instrument dans mes mains, il y a vingt années... Vous en souvenez-vous ?

— Je me souviens de cela parfaitement, mais vous avez ajouté que cet homme était mort.

— Je me trompais... il est vivant...

— Ah diable ! fit Théfer en hochant la tête, et il vous a retrouvé, monsieur le duc ?

— Non pas moi, mais madame.

— Il s'est introduit chez moi la nuit dernière, dit mistress Dick Thorn. Il a forcé un meuble, il s'est emparé d'une grosse somme en argent, et il a eu l'imprudence de laisser à la place du portefeuille volé le papier que voici.

Le policier lut à son tour le reçu de Jean-Jeudi et sourit.

— Un maître malin ! s'écria-t-il. N'ayant pas peur de vous, et sachant que vous avez peur de lui, il vous tient !... *Premier compte !* dit-il, le gaillard compte bien ne pas en rester là !...

— Théfer, murmura Georges d'une voix presque

suppliante, vous m'avez donné déjà de nombreuses preuves de votre dévouement... Vous allez m'en donner une de plus... Il faut retrouver cet homme.

— Ce sera difficile... impossible peut-être...

— Allez-vous m'abandonner ?

— Non, certes, mais je dois vous prévenir que cette lutte incessante contre des ennemis toujours nouveaux devient étrangement périlleuse, monsieur le duc... Je suis déjà compromis beaucoup, et j'ai l'honneur de vous prévenir que je vais donner ma démission d'inspecteur pour aller à l'étranger vivre en paix, sous un nom quelconque, dans un petit coin bien obscur.

Une expression d'angoisse se peignit sur le visage de Georges.

— Vous réaliserez plus tard vos projets de retraite... répliqua-t-il. Cet homme m'épouvante... Il faut que vous le retrouviez et qu'il disparaisse.

— Songez, appuya Claudia, songez que Jean-Jeudi est un danger pour vous aussi bien que pour nous.

— En quoi, s'il vous plaît, madame ?

— Admettons que ce misérable, voleur de profession, tombe entre les mains de la justice (ce qui doit arriver d'un moment à l'autre), il peut, pour se venger du duc et de moi, rappeler le passé... éveiller les soupçons de la police qui, une fois sur la voie, ne tardera point à trouver suspecte la disparition de Berthe Leroyer et à commencer une enquête qui pourra bien l'amener jusqu'à vous... Votre démission, donnée en de telles circonstances, deviendrait, si vous étiez accusé, une présomption accablante...

En disant ce qui précède mistress Dick Thorn examinait avec attention l'inspecteur.

Le voyant anxieux, agité, elle voulut battre le fer pendant qu'il était chaud, et s'empressa de poursuivre :

— Ce n'est pas tout... Si Jean-Jeudi, pris par la police, ne parlait pas, on n'en trouverait pas moins, ou sur lui ou chez lui, le portefeuille qui m'a été soustrait, portefeuille renfermant des papiers compromettants pour M. le duc de la Tour-Vaudieu, et dont l'authenticité est indiscutable... Ceci encore conduirait fatalement à l'enquête... Sans compter, que Jean-Jeudi peut se mettre en rapport avec René Moulin et faire cause commune avec lui...

— Ah ! par exemple, dit Théfer en accompagnant ses paroles d'un sourire d'incrédulité, voilà qui me semble inadmissible !

— Rien n'est inadmissible, répliqua mistress Dick Thorn, puisque le hasard a permis qu'un brouillon de lettre écrit par moi en Angleterre arrivât en la possession de ce René Moulin... La chose semblait-elle probable ou seulement possible ? Assurément non !... Nous sommes pris dans un engrenage qui peut nous broyer tous les trois... Arrêtez la machine !... Votre présence à la préfecture de police est notre sauvegarde puisqu'elle vous permet de tout savoir et de tout prévenir... Restez-y donc, pour notre salut commun, jusqu'au jour où vous aurez supprimé le péril en supprimant Jean-Jeudi, comme déjà vous avez supprimé Berthe Leroyer... Que décidez-vous ?

Théfer n'hésita pas.

Les arguments de Claudia venaient de le convaincre.

— Je resterai à la préfecture jusqu'à nouvel ordre... fit-il.

— Et vous n'aurez pas à vous en repentir au point de vue pécuniaire... dit M. de la Tour-Vaudieu.

— Il s'agit de prendre des mesures, ajouta Claudia.

— Et de les prendre sur-le-champ... appuya le policier, car, en venant ici, madame a commis une faute grave.

— Une faute ? En quoi ?

— Vous allez le comprendre... Jean-Jeudi vous a reconnue, mais il ignore peut-être que votre complice d'autrefois est M. de la Tour-Vaudieu caché sous le nom de Frédéric Bérard... S'il a eu l'idée de vous épier et de vous suivre, il saura bien vite à quoi s'en tenir, et vous aurez livré M. le duc à la cupidité et à la haine de ce bandit.

— C'est vrai... murmura Georges dont la pâleur augmenta.

VIII

— Il faut donc, poursuivit Théfer, quitter au-

jour d'hui même cette maison, afin de dépister les recherches de Jean-Jeudi ou celles de René Moulin...

—Où irai-je loger ?

—A l'antipode du quartier où nous sommes, à Batignolles... Vous prétexterez un voyage imprévu et vous donnerez à la concierge deux ou trois louis en la chargeant de veiller sur votre logement... Occupez-vous d'un gîte, monsieur le duc... Prenez n'importe lequel, car il ne sera que provisoire... Envoyez-y quelques meubles et décampez ce soir, en ayant soin de n'être pas suivi. Quant à vous, madame, si vous me permettez de vous donner un bon conseil, faites maison nette et tenez-vous sur vos gardes... Je vais fouiller les bas-fonds de Paris pour retrouver notre homme. Monsieur le duc voudra bien, aussitôt installé, me faire connaître sa nouvelle adresse.

Théfer prit congé.

Mais, au moment d'atteindre la porte, il s'arrêta.

—Un dernier mot... dit-il, monsieur le duc et madame. Evitez de vous voir... je vous servirai d'intermédiaire...

—C'est convenu... répliqua le sénateur.

L'inspecteur de la sûreté salua de nouveau et quitta la chambre.

En descendant l'escalier, il pensait :

—Ceci est un nouveau travail que je ferai payer un bon prix. Décidément je crois que je serai très riche...

—Cet homme a peur, dit Claudia au duc après le départ de Théfer, il nous servira jusqu'au bout.

—Êtes-vous convaincue maintenant que je ne vous avais point menti ? demanda Georges.

—Oui, en face du péril commun nous sommes alliés comme autrefois...

—Soyez certaine que l'avenir ne nous désunira plus.

—J'y compte et je vous quitte...

—Vous avez été volée, reprit le sénateur, donc vous avez besoin d'argent...

—Je vous remercie d'y penser.

Georges signa un nouveau chèque, et les anciens complices se quittèrent en se serrant la main cordialement.

Il nous semble presque inutile d'ajouter que cette cordialité était plus apparente que réelle.

Une heure après Georges se rendait à Batignolles où il louait, rue Saint-Etienne, un petit pavillon sans concierge, situé au milieu d'un jardin entouré de murs.

Séance tenante, un tapissier du quartier meubla sommairement ce pavillon où le prétendu Frédéric Bérard s'installa le soir même, après avoir annoncé à la concierge de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel qu'il partait pour un long voyage.

.

En quittant le docteur Etienne Lorient, notre ami René avait gagné la rue de Berlin.

Il mit pied à terre au coin de la rue de Clichy, espérant trouver Jean-Jeudi au rendez-vous donné la veille.

Le voleur émérite brillait par son absence.

—Ce misérable a de l'argent, se dit le mécanicien, il m'échappe et ne songe plus à sa vengeance !... Quand il aura gaspillé tout, il me reviendra, mais alors ne sera-t-il pas trop tard ?... C'est une fatalité !...

Puis très préoccupé, très inquiet, il regagna l'hôtel.

Là on lui apprit que mistress Dick Thorn était sortie.

—Il monta dans sa chambre et prépara sa malle.

Comme il terminait, on vint le prévenir que madame venait de rentrer, et le faisait appeler.

René descendit en disant :

—Je vais quitter le service de cette femme sous le premier prétexte venu, et je la surveillerai de loin tout en cherchant Berthe et Jean-Jeudi.

Claudia l'attendait dans le petit salon où se trouvait le bureau fracturé.

—Vous êtes sorti ce matin, Laurent ? lui demanda-t-elle.

—Oui, madame ; j'avais à solder quelques fournisseurs au dehors.

—Et les autres ?

—Sont venus et sont payés... Voici les factures acquittées.

—Placez-les sur ce meuble, et prenez ceci... C'est un mois de vos appointements.

—Un mois de mes appointements... répéta René surpris.

—Oui... Je suis très satisfaite de votre service, mais je dois néanmoins me séparer de vous. Une nouvelle inattendue m'oblige à quitter Paris. Je pars demain avec ma fille pour New-York où m'appellent des affaires de famille... Je resterai en Amérique une année au moins, et je ne puis ni emmener là-bas, ni laisser ici un personnel qui me serait absolument inutile. Donc je congédie tout le monde...

L'annonce de ce voyage atterrissait René.

Il voyait une fuite causée par l'épouvante qu'inspirait Jean-Jeudi à mistress Dick Thorn, et il comprenait l'impossibilité absolue d'empêcher cette femme de partir.

Tout lui échappait à la fois.

—Je me plaisais chez madame... murmura-t-il. Mais le motif de madame pour licencier sa maison est péremptoire.

Claudia reprit :

—J'ai fait le calcul de ce qui est dû à mes gens... chargez-vous de les payer... Voici la somme nécessaire... A cette somme j'ai joint une indemnité suffisante pour chacun... Je ne garde que ma femme de chambre Elisabeth... Tout le monde doit quitter l'hôtel avant ce soir.

—Bien, madame. Pourrai-je partir aussitôt après avoir exécuté les ordres de madame ?

—Parfaitement !

Une heure après les domestiques étaient payés et congédiés. René allait chercher une voiture, chargé à sa malle sur l'impériale et disait au cocher, assez haut pour être entendu du valet de pied François :

—Je vous prends à l'heure. Conduisez-moi au chemin de fer de Vincennes.

Le mécanicien avait l'intention d'aller place Royale, mais il réfléchit que ce serait une maladresse, les ennemis de Berthe Leroyer surveillant sans doute la maison.

Il devait ne pas se montrer, et plus que jamais laisser croire à son éloignement de Paris.

En conséquence il modifia son itinéraire chemin faisant, et donna l'ordre de le conduire rue Notre-Dame-des-Champs, voulant s'assurer une dernière fois que Berthe n'était point revenue...

Nos lecteurs savent déjà quelle réponse il devait recevoir.

Il remonta désespéré dans son fiacre et se fit mener à Belleville.

A la barrière le cocher fit halte et demanda :

—A quel endroit de Belleville allons-nous ?

—Rue Rébeval...

René retournait chez Jean-Jeudi.

La concierge lui affirma que ce dernier n'était point rentré. Il frappa néanmoins à la porte, à dix reprises, sans obtenir aucun résultat.

Puisque j'ai résolu de ne pas retourner à la place Royale, il faut m'occuper d'un logement, pensa-t-il. Une chambre me suffira et je vais la chercher dans ce quartier afin de pouvoir guetter Jean-Jeudi.

Après ce court monologue, il dit au cocher :

—Suivez au pas les rues de Belleville, et arrêtez-moi quand vous verrez un écriteau annonçant soit une chambre, soit un cabinet à louer.

—Ah ! bourgeois, nous n'aurons pas loin à aller. Les écriteaux, par ici, ça ne manque guère.

En effet, le numéro 9 de la rue Vincent, René trouva une chambre de garçon au cinquième étage, pour la modeste somme de cent quarante francs par an.

Il paya d'avance un terme et fit apporter de chez un brocanteur du boulevard de Belleville un mobilier strictement indispensable.

Certain d'avoir un asile où personne ne viendrait le dénicher, il paya son cocher et se lança sur la piste de Jean-Jeudi.

Connaissant de réputation les repaires où les misérables de cette espèce se réunissent volontiers, il commença ses recherches à l'aventure.

Laissons-le s'égarer sans résultat dans une foule d'endroits un peu plus que suspects, et voyons ce qu'était devenu notre coquin.

En sortant de l'hôtel de mistress Dick Thorn, muni du portefeuille qui contenait plus de cent mille francs et dont une poche secrète renfermait

le testament de Sigismond et le reçu de Giuseppe Corticelli, Jean-Jeudi se mit en route pour aller manger une soupe au fromage dans le quartier des Halles.

A peine avait-il fait deux cents pas qu'il s'arrêta.

Il venait de se dire qu'il ne serait pas sage d'affronter avec un gros paquet de billets de banque l'un de ces bouges mal hantés où quelque rixe est toujours à craindre.

Mieux valait se rendre tout d'abord rue Rébeval s'assurer à huit clos du chiffre de sa fortune, et mettre le magot en lieu sûr.

Il serait temps ensuite de se diriger vers les Halles où l'on trouve des cabarets ouverts toute la nuit.

Jean-Jeudi, quand il se voyait en fonds, ne reculait devant aucune dépense. Les prodigalités les plus folles l'attiraient irrésistiblement.

Il arrêta un *maradeur* qui passait et se fit conduire à l'entrée de la cité Rébeval, à Belleville.

Cinquante pas plus loin une porte étroite et basse, peinte en couleur lie de vin, faisait tache sur une muraille lébreuse.

C'était l'entrée particulière du domicile de Jean-Jeudi.

Nous savons déjà que le voleur émérite possédait une clef de cette porte ; il l'ouvrit et disparut dans la petite cour poudreuse en été, marécageuse en hiver, qui précédait son logement.

Le voleur émérite, lors de son installation, s'était offert le luxe d'un chandelier de cuivre à dix-neuf sous, et d'un paquet de bougies de l'Étoile.

Il entra chez lui, s'enferma soigneusement, s'assit devant une table et tira de sa poitrine le portefeuille de Claudia qu'il n'avait examiné jusqu'alors que d'une façon superficielle.

IX

Ce portefeuille contenait des billets de banque, il en avait la certitude, mais il ne se doutait pas que ces billets étaient assez nombreux pour constituer presque une fortune.

Aussi poussa-t-il une exclamation de surprise et de joie en voyant à quel point la réalité dépassait son rêve.

Ses doigts frémissants palpaient quatre liasses compactes et trois billets détachés.

Ses yeux brillaient comme des lucioles.

La sueur perlait sur son front.

Ses mains tremblaient.

Il compta.

Son trésor se composait de cent trois billets, de mille francs chacun !

—Cent trois mille francs !... bégaya-t-il d'une voix enrouée par l'émotion... Cent trois mille francs à moi !... bien à moi, car je n'ai pas à craindre que la dame de Neuilly aille porter plainte au procureur impérial ! Cent trois mille francs que je n'aurai pas la bêtise de partager avec René Moulin, un empêchement de danser en rond !...

Un gêneur qui voulait mettre des bâtons dans mes roues et m'empêcher de faire le coup ! C'est un léger acompte qui me regarde personnellement... Cent trois mille francs !... C'est ça qui présente des petits verres d'absinthe et de mêlé-cassi, et des portions de tripes à la mode de Caen !...

Voilà de quoi faire sauter des bouchons et payer des *frichtis* aux camarades ! Les dames vont raffoler de moi ! En avant le cavalier seul au bal de la Boule-Noire !

Et Jean-Jeudi, saisi d'une sorte de délire, se leva et se mit à ébaucher, devant la table couverte des soyeux chiffons de la Banque, un de ces *cavaliers seuls* dont il venait de parler, et qu'il termina en faisant le tour de la chambre sur ses mains les jambes en l'air.

Après avoir manifesté sa joie de cette manière indiscutablement originale, le vieux grodin reprit le sang-froid dont il ne se départait guère.

—Tu sais, mon garçon, se dit-il, c'est fini de rire ! Il ne s'agit pas de bêtiser comme une petite folle, ce qui n'est plus de ton âge... Faut trouver pour tes valeurs une caisse solide et cacher ça soigneusement...

(A suivre)